

lement, il ne pouvait pas souffrir cette bassesse de l'écrivain, la négligence.

Critique, il défendait son art d'abord, et l'art ensuite.

Il avait énormément lu ; il connaissait la littérature, la peinture et la musique des autres pays. Henri Heine fut un de ses maîtres ; et Wagner n'eut pas d'annonciateur plus fervent. Sa lecture avait quelque chose d'épique : à propos d'un vaudeville bien modeste, il citait on ne sait plus quoi !...

Le théâtre devait le tenter, par son faste, par l'ampleur qu'y prend le verbe. Le romantisme qui l'animait et qui le chassait hors des limites trop étroites de l'odelette, du sonnet ou du lied, le mena impérieusement aux planches, aux décors et aux lumières, à la joie merveilleuse des mots écrits et qui deviennent des paroles.

Je crois que son chef-d'œuvre est *Glatigny*, drame funambulesque, mêlé de chansons et de danses. Il y a mis toute sa fantaisie amusée et toute sa rouerie verbale. Il y a mis encore une véritable émotion, presque fraternelle. Et il aimait *Glatigny*, car de ce poète il avait fait la Poésie. Alors, ce drame funambulesque, c'était la poignante aventure de ce qu'il adorait.

Le théâtre de Catulle Mendès, entre autres particularités, a celle-ci, de ne ressembler guère à la vie. Il manque de naturel et il manque de réalité. Si le naturel et si la réalité sont indispensables au théâtre, c'est le défaut de ce qu'il a fait pour la scène.

Elle peut-être est-ce le défaut de toute son œuvre ; elle n'est presque pas en contact avec la vie. Ce poète avait placé son art à égale distance de la terre et des étoiles. Rêvant à des vers, il s'était envolé ; et, comme son lyrisme tout de même ne l'empêchait pas au delà des nuages jusqu'au ciel, il habitait une région, si l'on peut dire, intermédiaire. Et là, il badinait, combinait avec le souvenir lointain des choses les lueurs de la lune.

C'est un jeu charmant, et ce n'est qu'un jeu charmant.

Qu'on relise toute l'œuvre de Mendès : on y prendra un extrême plaisir. On n'en sera pas bouleversé. Je ne sais pas s'il n'y a pas un grand péril à omettre par trop les idées et à détacher l'art des vivantes racines, qu'il a dans les profondeurs de la souffrance ou de la pensée. C'est par respect de l'art et pour l'amour de sa personnalité que Mendès le voulait dégarer des contingences, réaliser tout seul et dresser haut comme un paradoxe orgueilleux. Il risqua de l'anémier et de le tuer.

Dans les pays de soleil, il y a une plante extraordinaire qu'on appelle le ferox. Fortement agrippée au sol, cette plante prospère ; elle multiplie, comme l'aloès sauvage, ses vigoureuses feuilles, pointues et menaçantes. Elle est ainsi, plusieurs saisons, tout près de la terre nourricière. Et puis, elle lance tout droit en l'air une tige fleurissante. Mais, quand la tige a bien fleuri à d'extravagantes hauteurs, la plante se fane, meurt et tombe en poussière.

Dans la splendeur des crépuscules méditerranéens où la lumière a de précieuses fantasmagories, ces fleurs si belles sont tristes. Elles sont, au grand jour, moins jolies et moins touchantes que les pâquerettes de la prairie, les violettes, les myrtes et les roses familières.

André Beaunier.

Une lettre d'Emile Bergerat

Nous recevons de M. Emile Bergerat à propos de la mort de Catulle Mendès les lignes éloquentes et émues que voici :

Quelle mort, bonté de Dieu, quelle effrayante mort !

Il l'avait bravée, presque défiée, dans l'une de ses ballades :

Tu peux venir, ma camarade !

lui criait-il. Mais s'il avait su qu'elle viendrait à lui sous cette forme, pauvre Catulle, il lui aurait tout de même demandé grâce.

Ce que j'ai aimé en cet homme c'est le servent inflexible d'un culte dont les autels s'élevaient autour de nous et dont les martyrs sont ridicules. Il prêchait la laïcité du verbe, il en disait la messe héroïque et il en soutenait les fidèles, comme Moïse, les mains levées sur la bataille, réduite au dernier carré, hélas ! Voilà pourquoi nous nous groupions autour de lui, et tel fut le secret de l'auto-rité qu'il avait acquise dans les Lettres françaises.

Catulle Mendès fut surtout, et avant tout, un grand lettré.

Poète ou prosateur, romancier, dramaturge ou critique, il n'en tint jamais que pour la gloire de la langue, et son œuvre lui est vouée tout entière, d'un bout à l'autre. Mais c'est perdre son œuvre que l'employer à écrire un tel éloge qui, à l'Académie même, semble rétrograde.

Il pensait, avec nos maîtres ethniques, que la fonction de l'art littéraire, sur quelque branche qu'on l'exerce, est de veiller sur le trésor verbal dont le lexique est l'écrin, et que les mots sont les vrais diamants de la couronne d'un peuple. Pour cette doctrine, taxée de paradoxe par ceux qui, amateurs ou professionnels, ne voient et ne cherchent dans ce que Flaubert appelait : l'écriture qu'un débouché aux oisivetés mondaines ou l'application du bachot à l'industrie du papier, pour cette doctrine, dis-je, Catulle fut longtemps honni et malmené, mais il devait vaincre. Vaincre, c'est durer. Il dura. Son intimité était scier de son obstination. Le « Rapport sur la Poésie française », publié par le ministère de l'Instruction publique, lui sonna l'heure du triomphe ; il le fit comprendre, admirer et saluer du rade. Le peuple lui-même sentit qu'un rude chevalier de haute race barrait le pont aux envahisseurs du cosmopolitisme et que son pennon romantique était l'un de ceux qui couvraient la patrie.

Telle fut sa vertu.

Il en eut d'autres, certes, qui relèvent d'un autre ordre et ne dérivent en somme que de celle-là : l'amour du verbe. Tous ceux, jeunes ou vieux, qu'il a aidés à traverser les hautes épineuses de la dure vie artistique, à réduire les haïnes instinctives de nos exploiteurs ignares et sortis dans la lutte sans nom qu'il faut livrer à l'orthographe démocratique feront leur tâche d'apologistes et sacreront cette mémoire.



Catulle Mendès sur son lit de mort. Croquis pris hier après midi à Saint-Germain par M. Ladislav Loëwy.

Un grand lettré, vous dis-je, et le plus beau de France !

Pour moi, la voix me manque et je ne saurais trouver les mots, innombrables pourtant mais troubles sous les larmes, qui expriment la douleur de perdre un tel ami. Excusez-m'en.

Emile Bergerat.

L'accident mortel

« Ce jour, cinq heures matin, trouvé égaré à extrémité côté Paris du tunnel du Parterre, voie descendante, M. Catulle Mendès. Le corps a été transporté à son domicile. »

Telle est la dépêche, terrible dans sa concision, par laquelle la gare de Saint-Germain a annoncé à Paris la mort du poète.

Comment s'est produit l'accident ?

Voilà ce que nous avons pu savoir : Depuis trois ans, Catulle Mendès avait loué, pour y passer l'été, un petit pavillon entouré d'un jardin, 3, rue de Sully, à Saint-Germain. Cette année, pour des motifs personnels, il décida de s'y retirer l'hiver. Mais il venait souvent à Paris pour ses travaux et aussi pour ses relations.

Dimanche matin il se rendit au pavillon Henri-IV, où il prit l'apéritif, en compagnie de quelques amis, parmi lesquels Mme Liane de Pougy qui collaborait avec lui à une œuvre nouvelle. Puis il entra déjeuner chez lui et se mit à sa table de travail. Il avait en chantier plusieurs ouvrages, un poème sur la mort de Coquelin, demandé par un magazine parisien, une pièce, *l'Impératrice*, dont il attendait avec une impatience « de débattant », disait-il en riant, les répétitions qui devaient commencer prochainement au théâtre Réjane.

A cinq heures il s'habilla pour aller, comme presque tous les dimanches, dîner et passer la soirée chez le baron Félix Oppenheim, rue de Villejust. Il devait rentrer à une heure et avait recommandé à sa bonne, Mlle Ruellat, de lui tenir prêt un bouillon froid pour son arrivée.

A minuit, il se rendit à la gare Saint-Lazare, accompagné par M. Charles-Henri Hirsch. Le poète paraissait très gai et causa avec son confrère jusqu'au moment de monter dans le train de minuit treize qui devait le ramener à Saint-Germain.

C'est ici que se passe la partie mystérieuse du drame, celle sur laquelle il sera difficile, peut-être impossible, de jamais savoir la vérité.

On connaît la disposition topographique de la gare de Saint-Germain. Après avoir dépassé la station du Peq, les trains traversent la Seine et arrivent à la montée. La ligne décrit d'abord une courbe assez accentuée vers la gauche, traverse un premier tunnel, ressort à ciel ouvert, mais très encaissée, et disparaît ensuite sous le second tunnel, long de quatre-vingt-trois mètres, qui conduit à la gare.

C'est sous ce second tunnel, à seize mètres de l'entrée et soixante-sept mètres du quai de débarquement, que le corps de Catulle Mendès a été trouvé.

Il était cinq heures du matin. M. Foucher, lampiste attaché à la gare, visitant la voie, aperçut une tache blanche sur le côté. Il s'approcha, et à la lueur de sa lanterne, reconnut que c'était le plastron de chemise d'un homme en habit de soirée.

Il revint précipitamment sur ses pas et informa le chef de gare de sa découverte. On fit prévenir le commissaire de police, M. Carette, et on se rendit à l'endroit indiqué.

Tout secours était inutile. Le corps qui gisait là était horriblement mutilé. La partie postérieure de la boîte crânienne était fracturée et la matière cérébrale avait jailli et s'était répandue sur les cailloux ; le bras droit était égaré, l'épaule désarticulée et le pied droit coupé.

Près du cadavre étaient un chapeau et une canne brisée.

Quant à l'identité, elle n'était pas difficile à constater. M. Carette, du premier coup d'œil, reconnut M. Catulle Mendès qu'il rencontrait souvent dans les rues de la ville. Pendant qu'on relevait le cadavre, il se rendit rue de Sully et informa la domestique qui, après avoir attendu vainement son maître jusqu'au dernier train, avait supposé qu'il couchait à Paris.

En même temps, M. Carette faisait prévenir la sœur de Catulle Mendès, qui habitait boulevard Gounod, à Croissy ; puis il fit ramener le corps au domicile, où le docteur Grandhomme, médecin de la Compagnie procéda aux constatations officielles.

Dans les poches du défunt on a trouvé 750 francs en billets de banque, un carnet de chèques sur le Crédit lyonnais et la montre de Mlle Ruellat qu'il avait emportée, la sienne étant en réparation. D'après les constatations, d'après l'opinion des personnes qui ont relevé le cadavre, il y a lieu de supposer que le poète a été victime d'une erreur fatale. Endormi probablement, il se sera réveillé à une heure, au moment où le train franchissait la partie de la voie qui est à ciel ouvert. Se croyant déjà dans la gare, il aura ouvert précipitamment la portière pour descendre et se sera brisé la tête sur le mur d'entrée du second tunnel. Rejeté sur le wagon par le

contre-coup, il a franchi les seize mètres qui le séparent de cette entrée et est retombé sur le côté de la voie.

Selon toute probabilité, il a été tué sur le coup. Quant à la mutilation du pied et du bras droit, elle a dû être faite par le train de minuit 42, qui suit celui de minuit 43.

Mme Catulle Mendès, prévenue par un télégramme du docteur Guinard, est arrivée par le train de 10 h. 47, accompagnée d'un ami du poète, le graveur Desmoulin. En proie à une vive douleur, elle s'est rendue à la maison mortuaire. En même temps se sont présentés de nombreux amis. Elle n'a reçu que les plus intimes, M. Eugène Fasquelle, M. Henri Barbusse, le secrétaire de Mendès, M. Payen, le docteur Guinard, etc.

Le docteur Guinard, un médecin de Saint-Germain, et M. Desmoulin ont procédé à la toilette mortuaire, opération assez difficile à cause des mutilations. Puis le corps, étendu sur un lit funéraire, a été veillé par Mme Catulle Mendès, M. Léon Dièrx, M. et Mme Henri Barbusse, M. et Mme Bénassit, M. et Mme Gustave Kahn.

Au domicile de M. Catulle Mendès on a communiqué la note suivante :

M. Catulle Mendès revenait de Paris hier soir dimanche, par le train arrivant vers minuit à Saint-Germain. Le train ayant stoppé un instant à une centaine de mètres du quai d'arrivée, à la sortie du tunnel, M. Catulle Mendès, encore ensommeillé, croyant être en gare, descendit juste au moment où le train se mettait en marche. La secousse du départ lui ayant fait perdre l'équilibre, il alla rouler sous les roues, qui lui broyèrent l'arrière du crâne.

La mort dut être instantanée.

Mme la baronne Félix Oppenheim, dans le salon de laquelle Catulle Mendès avait passé sa dernière soirée, a fait part de ses impressions à un de nos confrères.

« Il était mélancolique, un peu somnolent même, a-t-elle dit. A plusieurs reprises, il s'est plaint de se sentir fatigué. Et cependant, a-t-il ajouté, c'est effrayant ce que j'ai à faire. » M. Catulle Mendès avait travaillé pendant toute la journée. Et c'est probablement là qu'il faut chercher la cause de sa mélancolie comme de sa fatigue.

Il a parlé de ses projets et de ses occupations. Ainsi, il nous a annoncé qu'il signerait ce matin un contrat avec l'illustration pour la publication de sa pièce *l'Impératrice*, dont les répétitions devaient commencer dans le courant de la semaine. Mercredi, il devait déjeuner avec M. Léon Barthe, le directeur du cabinet du ministre des travaux publics, et M. Nozière, du *Temps*. Le 18, il se proposait d'aller faire une conférence à Lyon.

M. Catulle Mendès n'est sorti de l'espèce de torpeur où il se trouvait que lorsqu'il a raconté un voyage de jeunesse qu'il avait fait en compagnie de Villiers de L'Isle-Adam. Il est parti vers onze heures et demie avec M. Ch.-Henri Hirsch qui l'accompagnait jusqu'à la gare Saint-Lazare, où il a pris le train de minuit treize.

« Ce matin, à huit heures, nous recevions un coup de téléphone de la domestique de M. Catulle Mendès, qui nous annonçait la terrible nouvelle. Nous avons aussitôt prévenu tous ses amis, soit par téléphone, soit par télégramme, et mon mari est parti pour Saint-Germain, en compagnie de plusieurs d'entre eux. »

Voici maintenant ce que nous dit, tout ému encore, un des amis qui sont allés dire un suprême adieu au poète :

« Rue de Sully, la petite maison du poète, si simple, si discrète et si paisible est ouverte ; personne derrière la grille béante, personne sur le seuil de cette maison qui fut si hospitalière à tant d'amis ; avec un peu d'hésitation et en prenant garde de ne pas faire de bruit, nous tournons le bouton de la porte, et dans le vestibule nous trouvons le graveur Desmoulin, un grand ami du poète, qui lui fit ce matin sa suprême toilette. Peu de monde autour de lui, seuls les intimes ont été admis à pénétrer ; il nous conduisit dans la petite chambre où paisiblement Catulle Mendès dort son dernier sommeil.

« L'affreuse mort qui le prit a épargné son visage et c'est bien le beau masque du poète que nous retrouvons ; les traits, sans la moindre altération, sont même embellis par la pâleur et cet amincissement du nez qui accuse encore son beau profil. L'horrible blessure ne se voit pas et, comme il en avait exprimé souvent le désir, Catulle Mendès est « mort en « beauté ».

« Sur la pointe des pieds nous quittons la chambre où des femmes pleurent silencieusement et nous traversons une salle, la pièce attenante, où se tiennent des amis désolés, lorsqu'un bruit de sanglots déchirants frappe nos oreilles : c'est le petit Primice, le fils du poète, qui pleure et crie désespérément, blotti contre sa mère qui le tient étroitement embrassé dans un grand geste de protection et, muette et douloureuse, traverse la chambre sans regarder les personnes, sans entendre aucune parole. »

Parmi les amis accourus à la première heure à Saint-Germain, dont les noms sont inscrits sur le registre déposé, citons :

MM. Maurice Rostand, Abel Hermant, Ghensi, Jean Richepin, Hébrard, Emile Bergerat, de Nalèche, Jules Claretie, Armand

d'Artois, Eugène Fasquelle, Henri de Régnier, Léon Dièrx, Lucien Millevoye, Léon Bailly, Pierre Mortier, Jacques Madeline, Emile Massard, David Devry, Théo Bergerat, docteur Jeaurat, Mme Rodon, M. et Mme Mario de La Tour, M. et Mme Gustave Kahn, MM. Charles Bert, Xavier Leroux, Henri Letellier, Alexis Lauze, H. Vincent, Cocteau, de Pawlowski, Desgranges, M. et Mme Henry Fovrier, MM. Paul Ollendorff, Léon Durocher, A. Lévy, de Max, Emile Lepage, Eugène Letellier, Eugène Le-maire, Jacques Nicodemi, M. de Peyre-brune, Jean du Tillet, M. et Mme Edmond Rostand, comte Albert du Bois, Saint-Georges de Bouhélier, Maurice de Faramond, M. et Mme Marcel Ballot, M. et Mme Albert Mockel, Edouard Rod, Reynaldo Hahn, Adolphe Brisson, Dupont-Viardot, Paul Hervieu, docteur Furet, Mme Richard-Lesclide, Xavier de Carvalho, Edouard Garnier, capitaine Mette, docteur et Mme Mette, Edmond Toust-Massillon, Xavier de Ricard, Georges Costantine, Grenet-Dancourt, les frères Isola, Pierre Wolff.

Le corps de Catulle Mendès sera transporté aujourd'hui de Saint-Germain à son domicile 160, boulevard Malesherbes. Il y arrivera vers une heure de l'après-midi.

Les obsèques auront lieu demain mercredi, à dix heures du matin. On se réunira à la maison mortuaire, 160, boulevard Malesherbes. De là le cortège funéraire se dirigera vers le cimetière Montparnasse. Il ne sera pas envoyé de lettres de faire part. On est prié de considérer le présent avis comme en tenant lieu.

Georges Grison.

Notes biographiques

La diversité de Catulle Mendès datait de sa naissance et de son enfance. Il était né à Bordeaux, le 12 mai 1843, d'un père israélite et d'une mère catholique ; double source de tradition et d'inspiration. Suivant leurs intérêts, ses parents habitaient successivement l'Italie et l'Allemagne. Il les suivit dans leurs déplacements, du pays du Dante au pays de Heine et de Wagner. Mais son amour des lettres était un héritage de son aïeul, lequel ayant été fervent latiniste en même temps que banquier, avait nommé son fils Tibulle et réservé à son petit-fils ce prénom imprévu de Catulle.

En 1860, sa famille étant établie à Toulouse, Catulle Mendès obéit à sa vocation et vint à Paris. Tout de suite, il s'installa dans la littérature en fondant la *Revue fantaisiste*. Quels premiers collaborateurs : Baudelaire, Banville, Houssaye ! Et ces amis apportant leurs premiers vers : Albert Glatigny, Villiers de L'Isle-Adam, Paul Verlaine, François Coppée, Sully-Prudhomme, José Maria de Herédia, Léon Dièrx ! Catulle Mendès, renouvelant l'ardeur des romantiques, démentait par sa vie l'impassibilité parnassienne. C'était un lion superbe et généreux, irrésistible d'audace, de jeunesse et de confiance.

En 1862, il publia ses premiers vers, *Philomèle*, puis, ayant inséré dans la *Revue fantaisiste* son *Roman d'une nuit*, il fut aussitôt condamné à un mois de prison et à 500 francs d'amende. Cette condamnation lui donna le droit de défendre, intangiblement, toute sa vie, la liberté de l'art et les artistes poursuivis. La *Revue fantaisiste* ayant succombé sous la condamnation, Catulle Mendès partit pour l'Allemagne, et il vint à Heidelberg la vie des étudiants : livres, chopes et rapières.

Il revint en France, enrichi de la connaissance de Heine, déjà dévoué à Wagner. En 1866, il épousa la seconde fille de Théophile Gautier, Mlle Judith Gautier. Le Parnasse s'était affirmé. Chaque réunion chez la marquise de Ricard et chez Leconte de Lisle marquait une affirmation, était un prétexte à de nouveaux poèmes. Et cependant Mendès tentait des proses et publiait, en 1868, son premier recueil de nouvelles : *Histoires d'amour*.

Pendant le siège de Paris, il fut inspecteur des ambulances et, dès les premiers mois de 1871, il publia les *Odielles guerrières*, puis, la *Colère d'un franc-tireur* et les *Contes épiques* (1872). Les *Soixante-trois journées de la Commune*. Et il abordait aussi le théâtre : *La Part du roi*, comédie en un acte en vers (1872) ; les *Frères d'armes*, drame en quatre actes en prose (Cluny, 1873). Il avait, comme pour se libérer de ses lectures scolaires, publié *Hesperus*, épopée d'un mysticisme hésitant. Il devait se retrouver, dans sa forme de virtuose, avec les *Soirs moroses* (1876), les *Folies amoureuses* (1877). Et, dès lors, son activité s'étendait sur toute la littérature. Il débuta à l'Opéra-Comique (1878) avec le livret du *Capitaine Fraasée*. Il triompha à l'Ambigu avec les *Mères ennemies*, dont, à la répétition générale, le second acte fut un des moments d'enthousiasme le plus violent qu'ait connus le public parisien.

Il publiait la *Vie et la Mort d'un clown* (1879), et, enfin, il écrivait le *Roi vierge*, un de ses romans les plus solides (1881) ; il se délassait avec la *Divine Aventure* et avec les premières séries de ses *Monstres parisiens*, lascifs et lers.

Pour suivre son œuvre, il faut chaque année choisir un volume. Si l'on redoute une énumération trop longue, car il publia, en cette période de sa vie, presque un volume par trimestre : *le Crime du vieux Blas*, *l'Amour qui pleure et l'Amour qui rit*, les *Boudoirs de verre*, *Jeunes Filles*, *Jupécourte*, *la Légende du Parnasse contemporain*, *Pour lire au bain*, *Tous les baisers*, *le Rose et le Noir*, les *Contes du jeune homme qui se destine à l'amour*. Tout cela de 1882 à 1885 ! Et en 1886, seulement : *Toutes les amoureuses*, *Pour les belles personnes*, *Zo'har*, *Tendrement*, — sans préjudice des vers et des articles dispersés aux quatre feuilles des journaux de Paris. Cette période marque ses romans les plus sûrs : *l'Homme tout nu* et *la Première Maîtresse* (1887). Puis des nouvelles encore et des contes : *le Souper des pleureuses*, *l'Envers des feuilles*, les *Oiseaux bleus* (1888), etc., etc.

Et il était revenu au théâtre avec la *Femme de Tabarin* (Théâtre Libre, 1887), avec *Isoline* (Galerie, Renaissance, 1888), *Fiammette*, drame en six actes en vers (Théâtre Libre) devenu la *Reine Fiammette* à l'Opéra-Comique.

C'est au théâtre que se portera son effort après un dernier retour au roman et avant la critique littéraire et dramatique.

Donc, après *Gog*, le *Chercheur de tares*, *Ar-en-ciel* et *Sourcil-Rouge*, les *Bêtes roses*, après trois autres livres de vers : les *Lieds de France*, la *Grèce des vignes*, les *Braies du candrier*, il fait

jouer *Guendoline et Médée* (1898), le *Cygne* (1899), la *Carmélite*, musique de Raynaldo Hahn (1902), *le Fils de l'étoile*, musique de Camille Erlanger (1904), *Scarron* (1905), *Glatigny* (1906), la *Vierge d'Avila* (1906), *Ariane* (1906), musique de Massenet. Et le théâtre Réjane doit prochainement répéter *l'Impératrice* et le *Bacchus* est attendu à l'Opéra !

Voici quelques détails sur la pièce du théâtre Réjane.

l'Impératrice est en prose et a pour sujet le roman de Napoléon et de Mme de Walewska à l'île d'Elbe.

C'est surtout à l'apogée de sa gloire et de sa puissance que les auteurs dramatiques se sont plu à représenter Napoléon ; M. Catulle Mendès a voulu nous le montrer à son déclin ; et l'on comprend que, poète, il ait été tenté d'évoquer l'image de l'Empereur vieilli, fatigué, traqué, abandonné, mais rendu plus grand encore par tant de malheurs succédant à la plus prodigieuse fortune dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Dans *l'Œuvre wagnérienne en France*, il avait résumé une des plus longues campagnes qui furent entreprises pour la défense d'un artiste et la prédication de ses théories. Un long rapport, commandé par M. Georges Leygues, résuma le *Mouvement poétique* de 1867 à 1900, rapport à l'occasion de l'Exposition universelle, avec index bibliographique, long travail.

Depuis une douzaine d'années, Catulle Mendès faisait la critique dramatique au *Journal*.

Il fut aussi un conférencier plein de chaleur et d'éloquence.

Ce poète fut un homme d'épée :

Les duels de Catulle Mendès furent assez nombreux, et quoiqu'il ne connût rien de l'art des armes, il réussit quelquefois à toucher ses adversaires.

Brave, combatif au possible, il avait l'habitude d'attaquer avec décision, dès que le commandement d'« Allez, messieurs ! » avait été donné.

Dans ses deux derniers duels — qui furent retentissants l'un et l'autre — il eut pour adversaires Lugné-Poe et George Vauor.

Une critique un peu acerbe de Catulle Mendès fut cause de la rencontre avec Lugné-Poe qui avait comme témoins M. Briand, aujourd'hui ministre de la justice, et notre confrère, M. Léon Bailly, directeur de *l'Intransigeant*.

Emile André, l'escrimeur bien connu, était le premier témoin de Catulle Mendès.

M. Catulle Mendès fut légèrement égratigné à la main.

La rencontre de M. Catulle Mendès avec George Vauor eut une issue plus sérieuse. Elle eut lieu non loin des bords de la Seine. George Vauor était un escrimeur des plus distingués. L'épée haute, Catulle Mendès marcha sur lui, complètement d'équilibre. En vain George Vauor cherchait à toucher son adversaire — son ami de la veille — à la main ou au bras. Il n'y parvenait pas, et le poète, inconsidérément, s'approchait de plus en plus.

Alors Vauor dut s'employer, battit l'épée et riposta au flanc.

Catulle Mendès était grièvement atteint. Après avoir chancelé, il tomba, dut être transporté dans une maison de santé où il resta quelques jours entre la vie et la mort. Une opération heureuse le sauva.

G. Davenay.

COQUELIN CADET

Coquelin cadet a fini de mourir hier matin. N'avait-il pas commencé le jour où il quitta son cher Théâtre-Français ? Il a rendu le dernier soupir dans la maison de santé de Suresnes où l'on essayait depuis plusieurs mois de guérir l'atroce maladie nerveuse dont il avait subi les premières atteintes il y a quinze mois environ.

Avec lui disparaît l'un des comédiens les plus joyeux, les plus pittoresques, les plus bouffons dont la scène se soit enorgueillie depuis cinquante ans. D'aucuns ont reproché à son comique d'être parfois excessif. Mais il était si facilement, si naturellement ! Ce n'est point seulement son nom qui était populaire, c'était aussi son visage, si curieux, si bizarre, pour ainsi dire contradictoire, à la fois malicieux et naïf, ingénu et roué, railleur et très tendre, moitié Cadet-qui-pleure, moitié Cadet-qui-rit, son visage narquois, finaud, subtil, attendri, et d'une si parfaite sensibilité, son visage qui faisait songer aux gravures de l'école anglaise et aux dessins de Caldecott. Avec quelle tristesse nous évoquons aujourd'hui ses irrésistibles élogements d'yeux, sa mobilité d'expression, le sourire largement ouvert de cette bouche qui semblait taillée pour le rire et qui ne rira plus jamais. Et pourtant Catlet le pro-lamait non sans fierté, le rire était son domaine, un domaine qu'il avait parcouru en tous sens, et dont il n'ignorait aucun paysage, aucun aspect. Rire et faire rire, telle fut sa destinée, et Dieu sait s'il sut la remplir triomphalement. Il n'était pas du tout content de Bossuet qui a dit : « Malheur à ceux qui rient ! » Mais il eût pu se consoler en songeant que saint François d'Assise, ce saint délicieux et tendre qui est comme le sourire du paradis, affirmait que « la vertu, c'est la gaieté ». Cadet n'était point éloigné de penser que ce qui, dans la création, assure à l'homme son indiscutable supériorité, c'est précisément le rire. Et, à la vérité, les animaux ne sont pas gais. Les chiens, eux-mêmes, ne rient pas, et pourtant ils sont sans cesse admis à regarder et à observer les hommes, ce qui devrait leur fournir les plus parfaitement comiques de tous les spectacles.

Cadet aimait à constater — et il ne cessait de le faire — quel merveilleux crédit de joie et d'hilarité il possédait sur le public. Il paraissait, et déjà tous les visages s'épanouissaient, avant même qu'il eût ouvert la bouche ; il réjouissait, il désolait... a priori — et avec tant de cordialité communicative ! Il donnait à chaque spectateur l'impression d'être un peu son ami. Il avait le don de la familiarité. De là sa célébrité si populaire dont s'emparaient le public et les artistes. Et nul ne s'étonnera de retrouver le visage de l'excellent comique sur le socle du monument de Pézenas, aux pieds de Molière dont il fut le bon

serviteur. Peu d'hommes auront connu de leur vivant un si précieux honneur. Cadet en éprouvait une joie gaisment enfantine, aussi bien que d'avoir vu à l'opéra, au Luxembourg, sa statue élevée par Léopold Bernstamm, reproduite si souvent depuis par la manufacture de Sèvres. « Je suis fier de pâtissier, disait Cadet, je devais finir par le biscuit. »

La carrière de Cadet ne fut qu'une longue suite d'allégresse succès. Dans le seul répertoire de Molière il interpréta plus de cinquante rôles. Nous lui devons un *Malade Imaginaire* et un *Monsieur de Pourceaugnac* admirables, de juste coquetterie et de verve endiablée. Et nous ne saurions oublier le Baptiste de *la Vie de Bohème*, le Crispin des *Folies amoureuses*, l'Anglais ou *Fou raisonnable*, et les cinq personnages du *Mercredi galeux* où il déploya tant de belle fantaisie. Il tenait à la Comédie-Française une place considérable ; et malgré ses forces défaillantes, il resta jusqu'au dernier jour ardemment dévoué à son théâtre. Pour ma part, je ne me souviens point, sans une reconnaissance émue, que le dernier rôle qu'il y joua fut celui de l'abbé Merlin dans *l'Amour veille*.

« Je vais vous dire, me confia Cadet, peu de jours avant que les médecins l'eurent contraint à un repos complet, le rôle que j'ai attendu et souhaité toute ma vie. Je voudrais incarner un bonhomme qui serait si gai, si gai, qu'il lui serait absolument interdit d'éprouver aucun sentiment sérieux. On ne croirait ni à sa bonté, ni à son amour, ni à sa sincérité. On ne pourrait pas le voir sans rire, et il serait très malheureux de la situation qui lui serait ainsi faite dans la vie, car je le voudrais, au fond, très tendre, très bon, très sensible et très aimant. »

Ce petit portrait ne ressemble-t-il pas un peu à Cadet lui-même ?

ques l'avait trouvé encore accablé, mais triste, non plus de mélancolie neurasthénique. Hier, de grand matin, Coquelin cadet appela le valet de chambre attaché à son service :

— Etes-vous levé, Victor ?
— Pas encore, lui répondit le valet de chambre ; il est trop matin.
Et Cadet se recoucha. A huit heures, il se leva, déjeuna d'un peu de lait chaud, puis vers neuf heures, « se sentant un peu fatigué », dit-il, il annonça son intention de se recoucher. Il se déshabilla, aidé du valet de chambre, s'assit sur son lit pour y monter plus commodément et d'un même mouvement étendit ses jambes dans les draps et son bras vers une petite calotte qui portait au lit. Mais il n'acheva pas ce double mouvement ; son bras n'atteignit pas la table de nuit où était posée la calotte ; il retomba sur la couverture. Le comédien s'était évanoui. On se précipita ; tous les soins furent inutiles. Coquelin cadet était mort, dans une syncope, dix jours après son glorieux aîné, comme s'il n'avait pas pu supporter plus longtemps la douleur d'être séparé de ce frère qui l'avait bien aimé.

Coquelin cadet dormira son dernier sommeil à Boulogne-sur-Mer. Les obsèques auront lieu après-demain jeudi (à une heure qui sera fixée aujourd'hui) en l'église de Suresnes. Là se réuniront les amis du regretté comédien et de la famille. Ainsi en ont décidé M. Gustave Coquelin, accouru à la première heure, et M. Chabert, le secrétaire de Coquelin aîné, envoyé par Mme Coquelin et M. Jean Coquelin retenu par la grippe à la chambre. Après la cérémonie religieuse, et les discours — dernier rayon de gloire qui illuminera le cercueil de l'ex-coquelin de la Comédie-Française — le corps partira pour la petite patrie d'où Cadet était venu, il y a quarante ans, riche d'espérance, et le feu sacré au cœur. Pour l'instant, il repose, dans une chambre très simple, sur le lit de la maison de retraite où il a vécu les quatorze derniers mois de sa vie. Par un sentiment de convenance que l'on appréciera, la famille et le docteur Jacques ont interdit à tous la porte de la chambre mortuaire ; mais un intime a vu Cadet sur son lit de mort. Une grande paix est empreinte sur ce visage que les tortures de la neurasthénie avaient emacé. Le bon Cadet semble dormir, comme heureux de se reposer après tant d'agitations et après avoir bien rempli sa tâche qui était de verser le rire et la joie à ses contemporains. Sa moustache, qu'il laissait pousser depuis son arrivée à Suresnes, cette moustache imprévue et grisonnante, n'envie rien à la majesté des traits fixés dans le dernier sommeil ; elle y ajoute une expression de bonhomie mélancolique qui est touchante.

... Et à décrire ces lignes, brusquement me image surgit dans ma mémoire : celle de Coquelin cadet la première fois que je le vis, à la ville. Je passais rue de Douai, il y a bientôt vingt ans, par un jour clair et riant d'avril. Le comédien arrivait, en voiture, chez le grand cricric, chez notre Oncle Francisque Sarcey. Il venait d'être décoré, et ses photographies, dans les vitrines des libraires et les programmes de spectacle, avaient popularisé ses traits.

Quand sa voiture s'arrêta en face du numéro 63, des enfants s'attroupèrent, des passants s'arrêtèrent ; des chuchotements de curiosité, de sympathie et d'admiration coururent sur le trottoir : « C'est Cadet ! » Lui, content de cette sympathie, content aussi du ciel bleu et de la belle lumière, heureux de vivre, descendit allègrement de voiture et sonna, en riant, de plaisir, chez son ami Francisque Sarcey... Pauvre Cadet !

Serge Basset.

La carrière

Coquelin cadet, de son vrai nom — ou plutôt de son vrai prénom, qu'ignorait même certains de ses amis — s'appelait Ernest Coquelin. Il allait avoir soixante et un ans. De sa biographie, toute une partie se confond avec la biographie de cet « aîné » qui l'y entraîna, et vis-à-vis de qui son admiration s'exprimait d'une façon touchante. Il ne parlait jamais de lui qu'en l'appelant *Coquelin*, tout court, comme si, pour lui, le seul vrai Coquelin eût été celui-là.

Ses études faites au collège de Boulogne-sur-Mer, Cadet avait rejoint son grand frère à Paris. Il y avait quatre ans déjà que le nom de celui-ci figurait aux affiches de la Comédie-Française, quand Coquelin cadet fut admis au Conservatoire.

Il remportait, en 1867, le premier prix de comédie, entra à l'Odéon, et moins d'un an plus tard, le 1^{er} juin 1868, était réclaté par la Comédie-Française. Il y accomplissait les trois débuts d'usage dans *Petit Jean* des *Plaideurs*, Basile du *Barbier de Séville* et Trissotin des *Femmes savantes*. Et, tout de suite, le public l'adoptait, conquis par le sourire ingénu tout ensemble et malicieux de ces yeux clairs clignotants, de cette bouche gourmande.

On peut affirmer qu'il ne fut jamais jaloux de la gloire de son frère. Il l'aimait trop pour cela. Cependant, son ambition, vers 1875, traverse une crise. Justement parce qu'il voit l'autre, à côté de lui, si grand, qu'il ne saurait prétendre à l'égaliser jamais, l'idée lui vient d'essayer de conquérir un genre différent, sur une autre scène, et loin de toute comparaison possible, un peu de gloire qui soit bien à lui... Il démisionne et va jouer la comédie aux Variétés.

Expérience malheureuse, et dont il se repentait bientôt. Il avait quitté la Comédie en 1875 ; dès l'année suivante il demandait à y rentrer, à redevenir modestement, vaillant que vaillait, le voisin du grand frère. Sa modestie fut vite récompensée.

Nommé sociétaire en 1879, il s'installait définitivement dans le répertoire, collaborait à l'interprétation de toutes les œuvres nouvelles ou une place, grande ou petite, s'offrait à son « emploi » ; et d'année en année, croissait la popularité de Cadet.

Qu'il parût dans *L'ami Fritz* ou dans les *Femmes savantes*, dans *Tartuffe* ou *Barberie*, dans *Monsieur de Pourcain* ou dans *Denis*, dans le *Bourgeois gentilhomme* ou dans *Francillon*, la parole, avant qu'il eût ouvert la bouche, était gagnée !

Hors du théâtre, ses succès n'étaient

pas moins vifs. Il s'était résigné à n'être jamais, sur une scène où jouait son frère, que le second. Un genre cependant s'innova tout de suite il allait être et rester le premier : le monologue.

Cadet a été l'empereur du monologue. Il a régné sur le monologue, en maître indiscuté, pendant vingt-cinq ans. Il a eu des disciples, des imitateurs ; il a eu ses auteurs. Celui de tous qu'il préférerait, et qui devint un de ses amis les plus intimes, était un des plus importants fabricants de coutellerie de Paris, M. Jules Thinel. Tous deux s'étaient rencontrés en 1880, dans une soirée intime, chez Sellier, de l'Opéra. M. Jules Thinel avait plu à Cadet par sa gaieté, sa fantaisie. Il proposa au sociétaire un monologue. Cadet commença à s'illustrer en ce genre. Il consentit, sans rien promettre, à examiner le léger manuscrit qu'on lui offrait. Cela s'appela : *Je n'aime pas ça*. Ce manuscrit troubla Cadet. Les monologues qu'il disait depuis deux ans étaient des « histoires ». Celui-là n'était point une histoire. C'était une sorte de confession ingénue, un bavardage où familièrement le récitait ouvrait son cœur à ceux qui l'écoutaient, leur confiait ses impressions sur un fait du jour, sur une mode ; s'entretenait avec ces « mœurs du temps »... Cadet racontait qu'il hésita plusieurs mois avant d'inaugurer cette manière nouvelle. Et puis un jour, il osa ! Et *Je n'aime pas ça* alla aux nues.

M. Jules Thinel devint le fournisseur favori de Cadet. *Les Peintres, les Sculpteurs, les Généralistes, la Consultation* et dix autres fantaisies pareilles furent promues dans tous les salons et sur toutes les scènes, au milieu des éclats de rire, par l'infatigable humoriste. Et Cadet avait cette coquetterie de vouloir être seul à réciter ces drôleries. Il ne permettait pas qu'elles fussent imprimées, tant qu'il les dirait ! Sa volonté fut obéie.

Il se donnait aussi la joie d'écrire un peu ; et du pseudonyme de Piroquette, il signa plusieurs amusants petits volumes, dont le *Livre des convalescents* est le plus fameux.

Il adorait l'art aussi et était, en peinture, un connaisseur. Il laisse une collection de prix, où figurent plusieurs des meilleures toiles de Jean Béraud, et surtout de nombreuses œuvres, très belles, de son compatriote Cazin.

Officier de la Légion d'honneur (il avait reçu la rosette en récompense d'une active collaboration à diverses œuvres de mutualité), Coquelin cadet s'enorgueillissait d'autres titres encore. Il les a lui-même indiqués dans un petit dictionnaire de biographies contemporaines : « Ex-vice-président de l'Association des Artistes dramatiques ; ex-président de l'Association vélocipédique des artistes dramatiques ; vice-président de la Société septentrionale de la Betterave ; etc... citoyen de Pézenas ! »

Il avait près de soixante ans quand on s'aperçut que son admirable santé fléchissait. De graves soucis l'avaient affligé ; et bientôt le bonheur de faire rire les autres ne suffit plus à empêcher le pauvre Cadet d'être triste.

Il avait, dans l'Amour veille, un rôle qui allait beaucoup : celui de l'abbé. Et l'on lui frappait du peu d'empressement qu'il apportait, après quelques représentations, — et malgré le vif succès de cette création, — à la jouer.

On eût dit que cette tâche, tout à coup, l'inquiétait. Il fallait insister pour qu'il vint au théâtre, le pousser en scène et l'y surveiller. On l'avait fait doubler dans ce rôle, à son insu, et son camarade se tenait prêt, dans la coulisse, à le suppléer, en cas d'accident...

Et ce qu'on redoutait arriva. Un soir, il refusa de jouer. C'était fini. Quelques jours après, le bruit courut qu'une crise de neurasthénie obligeait Coquelin cadet à se reposer. Il fut conduit dans une maison de santé de Neuilly, et passa là deux ou trois mois. Mais il était encore lucide, et semblait avoir conscience de la gravité de son état. De temps à autre, il venait seul faire visite à des amis à qui il confiait ses pressentiments. Il disait à son ami Thinel, vers la fin de 1907, en prenant congé de lui : « Vous ne me verrez plus... »

Le 23 décembre, il fallut le conduire de Neuilly à Suresnes, chez le docteur Jacques. Une surveillance plus sévère était devenue nécessaire. Il ne sortait plus. Tout de même un peu de gaieté, de temps en temps, lui revenait, et durant cette année 1908, on le vit plusieurs fois amuser les malades qui l'entouraient en leur disant des monologues... Et puis il retombait à son ordinaire état de tristesse, et de langueur. Il reconnaissait les amis qui lui faisaient visite, mais ne supportait point leurs conversations. « Bonjour, je suis content de vous voir... » Et presque aussitôt : « Adieu... adieu... »

Affaisé dans un fauteuil, la face amaigrie, barrée d'une épaisse moustache blanche, il avait l'air, en ces dernières semaines, d'un vieux soldat épuisé. Il n'y avait plus de vivant en lui que le regard, l'œil encore luisant de malice, dont on eût dit que la petite flamme claire ne voulait pas s'éteindre.

C'est un brave homme qui meurt ; et c'est un peu de la gaieté de Paris qui s'en va.

Emile Berr.

Le Monde & la Ville

SALONS

Mme Charles Max avait invité hier quelques personnes de ses amis à entendre une heure d'exquise musique : des œuvres de Widor magnifiquement interprétées par MM. Bilowski et Balzani, et par Mme Max, et accompagnées au piano par l'auteur lui-même, ce qui est tout dire.

Mme Charles Max a chanté la *Ballade scandinave*, et *Dis, lesais-tu pourquoi*, et *Nuits d'étoiles* avec un charme égal. Jamais la belle voix de cette grande cantatrice n'a été plus émouvante. On lui a fait de justes ovations.

Parmi les invités il y avait :

Mme la princesse de Brancovan, la comtesse de Bonvouloir, la baronne Edouard de Rothschild, Michel Ephrussi, Georges Menier, la comtesse de Rancœur, Georges Kahn, Caillaux, la vicomtesse des Touches, Alice Waley, Fauchier-Magnan, Madeleine Lemaire, Rochon, Carroli, François Flameng, Georges Gail, Hengel, Fischer, Pierre Girod, Fernand Halphen, G. Jeannot, Lambert de Sainte-Croix, Veschitz, Blumenthal, Jules Comte, Cappelletti, Muhlfeld, la comtesse M. de Rostang, la baronne Pierre de Bourgoing, Mlle Gustave Dreyfus, Mme Benjamin Constant, la vicomtesse de Trédern, la comtesse de Tanlay, Mme Marquise, Mlle Suzanne Lemaire, miss Reade, etc., etc.

S. Exc. le comte Kvenhildor, ambassadeur d'Autriche, le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, M. Donnat, le comte de Germigny, le comte

Clary, le comte J. de Brüy, MM. Blondel, Lozé, Gaston Bérard, Pozzi, le comte de Girardin, Abel Faivre, le vicomte de Petitville, Fournier-Salvage, Esclapart, le comte G. de Gaborie, le comte Louis de Périgord, Elément, Fontenot de Vaux, Henri de Régner, Thérèse-Riolle, Cazelle, Saint-Hilaire, le marquis de Nédonchel, Enesco, Georges Hure, etc.

— Soirée musicale, samedi dernier, chez le comte et la comtesse de Belmont, dans leurs salons de la rue de l'Alma.

Victor Gille y fut le plus admirablement interprète d'œuvres classiques et modernes. Le succès du grand artiste a été complet.

— Mme Postel-Vinay a donné, avant-hier, une exquise matinée musicale dans ses salons de la place Saint-François-Xavier dont elle faisait les honneurs aidée de Mme Jules Sageret, sa fille et de Mme Marcel Postel-Vinay, sa belle-fille. Au programme :

Sonate de Vienne pour piano et violon : MM. Maurice Dumesnil et P. Sechiari ; des mélodies de Brahms : Mme Mathieu ; des pages pour piano de G. Fauré et G. Dupont : M. Maurice Dumesnil ; Romance de Waelgheem et Menuet de Mendelssohn, pour violon d'alto et piano : MM. Mieux et Maurice Dumesnil ; Trio, de Mozart : M. Postel-Vinay, piano, M. Bas, hautbois et M. Vieux, alto.

Très grand succès pour ces admirables interprètes.

On termina par *Rosé et Colas*, opéra-comique en un acte, paroles de Sedaine, musique de Monsigny (1720-87), admirablement joué par Mme Mathieu, Rose ; Mlle Goupil, la mère Bodi (duègne) ; M. Gouget, Colas ; M. Boussagol, Mathurin ; M. Baudin, Pierre Le Roux.

Le piano d'accompagnement était tenu par Mme de Faye-Jozin. La reconstitution de cet opéra-comique fut très intéressante et pleine de gaieté. Les interprètes se surpassèrent en rivalisant d'esprit et d'entrain.

Chez M. et Mme Henry Morin, on a bostonné, avant-hier, pour fêter la pendaison de la crémaillère dans le bel hôtel de la rue Lalo, qu'on vient d'achever et dont le hall a été construit exprès pour les ébats des danseurs. Voici quelques noms des invités à cette inauguration :

M. et Mme G. Schlumberger, M. et Mme Camille de Witt, M. et Mme Paul du Chayla, baron et baronne de Neuville, M. et Mme Mirabaud, comte de la Sizeranne, M. et Mme de Clausonne, comte et comtesse de Martigny, Mme Van Ryck, M. et Mme de Koyne, Mme Henry Perre, vicomte et vicomtesse de la Sizeranne, baron de Watteville, MM. Lucien Millevoye, Lévy-Durmer, de Chévergne, Denis Merle, d'Aubigny, de Bielle, Brosson, Bérard, de Scogno, comte de Pierre, baron de Bondelli, etc.

— La vie mondaine est en ce moment très mouvementée à Bruxelles.

Les diners et les réceptions de LL. AA. le prince et la princesse Charles de Ligne sont de plus en plus suivis.

Ce soir, soirée chez le comte et la comtesse Eugène d'Outremont dans leur hôtel de la rue du Commerce, à l'occasion des fiançailles de leur fille.

Parmi les soirées annoncées, citons celles du vicomte et de la vicomtesse de Spolbergh, née de Wolmont ; du comte et de la comtesse Cornet d'Elizius du Chenoy, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Mgr le duc de Montpensier, arrivé à Naples, est l'hôte de son beau-frère et de sa sœur, LL. AA. RR. le duc et la duchesse d'Aoste, au palais de Capodimonte.

— Le prince Louis-Napoléon venant d'Italie est arrivé à son château de Prangins.

— LL. AA. RR. le duc et la duchesse de Vendôme, accompagnés du ministre de Belgique et de Mme Leghaint, honoraient la semaine dernière de leur présence Arsène Lupin, la pièce si en vogue de l'Athénée.

— Mgr le cardinal de Vendôme donnait le signal des applaudissements.

Remarque au cours des dernières représentations :

LL. AA. RR. prince et princesse de Grèce, princesse Bonaparte et marquis de Villeneuve, duc de Rohan, prince et princesse Murat, duc et duchesse d'Elchingen, comte et comtesse Adhémar de Chavagny, comte de Laurence, prince et princesse Radzivil, baron et baronne Henri de Rothschild, M. et Mme Carroll, etc.

C'est chaque soir la plus brillante des assemblées, et l'autre samedi on voisinait de loge à loge, comme à l'Opéra.

CELEBES

— REGUS au Cercle Hoche, comme membres permanents :

MM. Pierre Cauterle et Roger Mangras, présentés par MM. Bernard Desouches et Maurice Lozé ; M. Auguste Merle, présenté par le duc Decazes et M. André Leber ; M. le prince Galitzin, présenté par MM. Maurice Lozé et Forain ; M. André Gou, présenté par le comte A. de Lupé et M. W. de Brest-Gana ; M. André Collet, présenté par M. Louis Pillole et le vicomte J. Le Blanc ; M. Jacques de Gournay, présenté par le duc Decazes et le vicomte J. Le Blanc ; le comte de Castilleja, présenté par MM. Louis Pillole et A.-S. de Osa ; M. Pierre Pillole, présenté par le duc Decazes et M. Bruneau de Laborie ; le comte de Ganan, présenté par le duc Decazes et M. R. Lazarek d'Azay ; M. Mignol de Anchoreda, présenté par MM. Frédéric O'Henberg et Jean Stern ; M. Ramon A. Larrain, présenté par MM. W. de Brest-Gana et Valdes Cuevas.

GOLF DE PARIS

Le mois de janvier n'a pas été propice aux joueurs de golf et la médaille d'argent n'a été distribuée que le premier samedi de février. La médaille de février se trouve ainsi reportée à samedi prochain.

Le terrain est dans un état remarquable, grâce au sable étendu chaque année sur les parcours, et c'est la première fois qu'en plein hiver on peut jouer dans des conditions presque aussi favorables qu'au printemps.

La coupe en argent offerte par Mme Edward G. Stolber, en mémoire de son mari, vient d'être terminée par Risler et Carré, et a été présentée au club. Elle sera expédiée à la fin de la semaine au Mid-Sure Golf Club, dont J. H. Taylor, le gagnant 1908, est le professionnel.

Arnaut Massy, dont le nom va figurer en tête sur la liste des vainqueurs qui ont disputé cette Coupe, se trouve en ce moment en congé à Paris. M. et Mme Carré ont été engagés pour deux mois successifs par M. Levisohn et M. E. Edmond. Il a d'ailleurs battu à Nice tous les records.

Onze concurrents se sont inscrits pour la médaille d'argent et c'est M. Hamoir qui est arrivé brillamment en tête avec le total net de 85 ; son résultat n'aurait même pas dû dépasser 80 car il a pris cinq coups de fin de tour, tandis qu'il faisait presque tout le tour des trous en restant égal à la normale (Bogey).

M. P. Deschamps et le colonel Lowthorpe sont classés seconds *ex-æquo* avec le résultat net de 92.

7 joueurs se sont inscrits pour la médaille de bronze, et c'est M. Philippe Berard qui a facilement gagné avec un très beau résultat de 84 net.

Samedi prochain, Médaille d'argent de février handicap contre Normale.

MARIAGES

— En l'église Saint-Roch a été béni dans la plus stricte intimité, par suite d'un deuil récent, le mariage de M. Henri-F. Rummel avec Mlle Louise Renet, fille de M. Renet-Tenor, le paysagiste bien connu, maire de l'Isle-Adam.

Les témoins étaient, pour le marié : le marquis de Brissac-Vénonville et M. William Haine ; pour la mariée : MM. Marty, préfet de l'Arche, et M. Georges Lefèvre, avocat, fils du sénateur de la Seine.

Le mariage du comte Paul des Nétumiers, fils du comte et de la comtesse Elie des Nétumiers, avec Mlle Yvonne de Beaumont, sera célébré prochainement.

Le mariage du baron Despatys avec Mme Strauss, sera célébré, à Saint-Philippe du Roule, à la fin du mois, dans la plus stricte intimité.

— A Amiens, en l'église Saint-Martin, a été

béni le mariage de M. Charles Piéron, lieutenant au 15^e régiment d'artillerie, fils de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées, chef de l'exploitation à la Compagnie des chemins de fer du Nord et de Mme Louise Piéron, née Hanelet-Craye, avec Mlle Marie-Thérèse-Grégoire Saint-Marie, belle-fille et fille du conseiller à la Cour d'appel d'Amiens et de Mme Desrozière, née Wey.

Témoins du marié : M. Burdin de Péronne, président de Chambre à la Cour d'appel et le colonel du 15^e régiment d'artillerie ; de la mariée : M. Pennel, conseiller à la Cour de Douai, son oncle et Mme Alfred-Grégoire Saint-Marie, sa tante.

AU PAYS DU SOLEIL

— M. Chamberlain, l'ancien ministre des colonies, venant d'Angleterre, est arrivé hier soir à Cannes. Reçu à la gare par ses fils et le vice-consul anglais, il est descendu à la villa Béatrice pour y passer l'hiver.

— Sir E. et Lady Cunningham, arrivés à Cannes, sont descendus à l'hôtel des Anglais.

En annonçant le grand bal de charité donné samedi dernier dans les salons du Cercle de la Méditerranée, à Nice, au profit des sinistrés des provinces de Messine et de Reggio, sous la présidence de la duchesse de Reggio et sous le patronage des Dames de la Croix-Rouge, nous avons donné de ces dernières une liste incomplète. Pour la compléter ajoutons-y les noms suivants :

Mme de Constantin, Mmes de Constantin-Vich, Cousinier, Durieux, Edgar, Evnar, Adrien Fabre, baronne Fougères, Delany-Hunter, comtesse de Kerdran, baronne Lazzari, de Lévis, Marquiset, Monier-Berton, princesse Paléologue, de Pontons, Progers, Pulney, de Rissel, Sardou, Périer Stiegman, Thornton, miss Waite.

DEUIL

— Le général Basset, ancien directeur de l'artillerie à Dunkerque, commandeur de la Légion d'honneur, est décédé à Paris, 12, rue de Penthièvre, à l'âge de soixante-dix ans.

Placé le 28 octobre 1900 dans le cadre de réserve, il s'était consacré à plusieurs grandes affaires industrielles et était administrateur de la Société des Forges de Châtillon, Commentry et Neuves-Maisons, vice-président du conseil d'administration de la Société des mines de Pongibaud, etc.

Les obsèques auront lieu mercredi 10 février, à onze heures un quart, au temple du Saint-Esprit, rue Roquepine.

On se réunira à la maison mortuaire.

Le défunt était le père de M. Frédéric Basset, maître des requêtes au conseil d'Etat.

L'inhumation aura lieu au cimetière d'Asnières. On est prié de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

— Hier matin, une messe a été dite dans la chapelle de la Maison de famille de la rue de Lille pour le repos de l'âme de la fondatrice, Mme la baronne de Bully.

Détail touchant : après la messe, les cent jeunes filles qui habitent la maison ont été au cimetière Montparnasse porter une couronne et une croix sur la tombe de leur bienfaitrice.

— Nous apprenons la mort : — De Mme Georges Simart, née Rochard, femme du capitaine de frégate, fille du docteur Rochard, qui fut directeur général du service de santé de la marine et sœur du docteur Rochard, le chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, décédée à Paris, 75, avenue de la Muette ; — De M. B. Santos-Suarez, chevalier de l'ordre de Malte, décédé à Paris, 9, rue Léonard de Vinci, à l'âge de soixante-six ans ; — Du comte René de Kergarlan, décédé à l'âge de quarante-neuf ans. Ses obsèques ont été célébrées samedi dernier à Carantec (Finistère) ; — De Mme veuve Henri Rod, décédée à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Ses obsèques seront célébrées demain à midi en l'église de l'Assomption, rue Saint-Honoré ; — De M. Alfred Béranger, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Paris, 32, rue de la Boétie. Il était le beau-père de M. Gaston Le Provost de Launay, lieutenant au 1^{er} régiment de cuirassiers. Les obsèques seront célébrées demain matin à dix heures, en l'église Saint-Augustin. L'inhumation aura lieu à Grasse (Alpes maritimes).

Ferrari.

Petit Bleu de la Côte d'Azur
De mémoire de Monégasque, on ne vit à Monte-Carlo pareille affluence. On couche dans les salles de bain et on mange dans les offices. Les hôtels, comme les théâtres qui tiennent des pièces à succès, travaillent « à bureaux fermés ».

Dans l'atrium du Casino, où tout Londres, tout Berlin et tout Paris ont débarqué, c'est une bousculade folle. On s'y interrompt en anglais, on s'y coudoie en allemand. Les jolies femmes — et il y en a ! — s'entendent faire la cour dans toutes les langues : c'est la cour de Babel.

Dans certains coins, pourtant, on parle français, on cause même parisien. Ici c'est Gaston Leroux, l'ermite du Mont-Boron, — un ermite qui l'on fait riche chez à juger par la bonne mine de l'auteur du *Lys* — qui parle théâtre avec Max Maurey, Max Maurey devenu pour ses amis l'homme aux trois cents coups, depuis le succès du banquet que ses camarades lui ont offert. A les écouter j'ai appris que Gaston Leroux prépare un acte pour le Grand-Guignol. « Celui qui a vu le diable », un pendant au *Lys*, « Celle qui n'a pas vu le loup ».

Les représentations de la Tétralogie, représentations dont la réussite aura un retentissement mondial, ont attiré à Monte-Carlo tous les princes de la critique, tous les princes qu'on sort pour les grandes solennités musicales. Hier, pendant un entracte de *Sigfried*, l'ouvreuse de chez Colonne agitait désespérément son cabas.

— Savez-vous, clamait-elle désespérément au milieu d'un groupe, savez-vous ce qui m'arrive ?... Je télégraphie à mon journal que Delmas a été dans l'Or du Rhin d'une noblesse imposante. On me fait écrire qu'il a été d'une mollesse impotente... Je cours au téléphone pour rectifier... Oh ! ces linotypistes !... et ils demandent de l'augmentation !

Et pendant que la pauvre ouvreuse retrouve ses jupes pour courir plus vite :

— Pour une fois qu'il a voulu être aimable... fait remarquer son excellent collègue, le placeur de chez Chevallier.

L'entracte, c'est dans l'atrium l'heure du triomphe de Gungsborg. C'est pendant que la grotte d'Alberich fait place au rocher de Wotan que le *Deus* de la grande machine tétralogique qui déroule son cycle sur la scène monégasque reçoit les félicitations... et il en reçoit ! C'est justice. Jamais plus belle œuvre ne fut plus remarquablement montée ! Wagner est un grand maître et Gungsborg un grand directeur.

Donc la Tétralogie a admirablement marché. En tant que sportman je rends hommage à la cavalerie de Gungsborg. Les chevaux des Walkyries ont galopé dans une bonne action. Quant à Grane, le coursier de Mme Litvinne, il est solidement établi et bien fait pour porter le poids. Pour ce rôle de Grane, Gungsborg avait songé sérieusement à Grill Rore, mais le crack de M. Camille Blanc n'a jamais voulu bannir dans le ton.

Si on ne venait en ce moment au théâtre du Casino de Monte-Carlo pour

la Tétralogie, on y viendrait pour les entractes. Le Tout-Paris mondain, élégant, spirituel, artistique et même troufflant est arrivé. Nos plus aimables artistes et nos plus jolies Parisiennes sont là.

Consentant, vu qu'elles sont bonnes.

A laisser admirer leurs charmantes personnes.

comme chante la Manon de Massenet. J'ai même vu deux petits pieds sous un grand chapeau, qu'on m'a affirmé être Polaire.

Mais, voilà la sonnette de l'entracte. Ça va commencer. Chut ! Fini de rire.

Ajaz.

CHRONIQUE INDUSTRIELLE

LE VERRE-SOLEIL

Plus de locaux obscurs. — Economie, gaieté, hygiène. — Enseignes lumineuses en plein jour.

N'y a pas de jour où l'esprit humain, toujours à la recherche du progrès, ne crée quelque invention nouvelle ou n'apporte quelque amélioration à des procédés déjà anciens. Inventions, améliorations, sont accueillies avec faveur au début ; puis, à l'usage, on s'aperçoit qu'elles ne répondent pas toujours à ce qu'on attendait d'elles, et, brûlant ce qu'on avait adoré, on les relègue dans l'armoire aux oubliés. D'autres découvertes, au contraire, s'adaptent si exactement à un besoin réel, apportent de tels avantages, présentent un tel intérêt, que leur succès, déjà grand lors de leur apparition, va toujours croissant : c'est le cas du Verre-Soleil, dont nous avons à maintes reprises entretenu nos lecteurs.

Une preuve de ce succès, qui, loin de se démentir, est en progression constante, se trouve dans la quantité de demandes dont, de toutes parts, le Verre-Soleil est l'objet. Dans la pratique, c'est-à-dire au point de vue commercial, ce verre présente, en effet, l'immense avantage de ne pouvoir être remplacé par aucun verre similaire, cela grâce à la simplicité du principe de physique qui le régit : l'union du prisme et de la lentille. Ce principe, dont l'application est fortement garantie par des brevets, ne permet pas la plus petite imitation sans exposer immédiatement son auteur à un procès dans la contrefaçon la plus grossière et comme telle, la plus facile à établir. La crainte du gendarme étant le commencement de l'honnêteté, messieurs les contrefacteurs s'abstiennent. De là, je le répète, le gros succès du Verre-Soleil.

comtesse d'Antrim et l'hon. Charlotte Knollys, dames d'honneur de la Reine. Sur le quai se trouvaient, à côté de sir Edward Grey, le chargé d'affaires d'Allemagne, sir F. Hopwood, secrétaire d'Etat permanent au Colonial Office; sir Edward Henry, haut commissaire de police; MM. Cosmo Bonsor, Vincent Hill, John Avis, représentants la Compagnie du South Eastern and Chatham Railway. Au moment où le train royal s'ébranlait, tous les assistants acclamèrent leurs Majestés et poussèrent des hurrahs retentissants. Leurs Majestés ont été reçues à Douvres par les autorités du comté et de la ville et se rendirent immédiatement à bord du yacht royal *Alexandra*, qui quitta Douvres à midi quarante-cinq, salué par les salves des batteries et du château de Douvres. Les destroyers *Erne* et *Cheerful* escortèrent le yacht royal jusqu'à Calais. — J. Goudurier.

A CALAIS

Calais, 8 février.

Le roi et la reine d'Angleterre sont arrivés à deux heures quinze, à bord du yacht *Alexandra*. Ils ont été salués par MM. Payton, consul d'Angleterre, et Le Goaster, inspecteur principal de la Compagnie du Nord.

Les souverains ont pris place immédiatement dans un train spécial qui est parti pour Berlin à deux heures quarante.

Le yacht *Alexandra* est reparti ensuite.

Le temps est superbe. La traversée a été bonne.

LA NOTE OFFICIEUSE

Berlin, 8 février.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* publie la note suivante :

Nous allons avoir très prochainement la joie de voir LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre être les hôtes de la Cour de Berlin. Nous adressons nos souhaits respectueux de bienvenue au roi Édouard et à sa noble épouse. Nous désirons rendre à Berlin aux Altesses papales de notre Empereur, aux souverains de l'Empire britannique, l'hospitalité que l'Empereur et l'Impératrice ont trouvée en novembre 1907 sur le sol britannique.

Nous nous promettons aussi d'heureux résultats, en ce qui concerne les relations anglo-allemandes, de cette rencontre des deux souverains. Les manifestations de sentiments amicaux et de sympathie inspirées par la parenté, dont cette visite sera l'agréable occasion, constitueront un nouvel encouragement pour tous ceux qui, en Allemagne et en Angleterre, s'efforcent de combattre tout éloignement entre les deux pays et veulent conduire dans une voie sûre les relations anglo-allemandes. Plus que jamais, les partisans d'une bonne entente, des deux côtés de la mer du Nord, se convaincront que les relations personnelles des deux souverains ne sauraient créer d'obstacles à leurs efforts.

Assurément, il sera encore besoin d'un courageux travail d'éclaircissement pour atteindre le but qu'on se propose, à savoir : assurer entre ces deux grands peuples civilisés une amitié reposant sur une appréciation exacte de leur valeur réciproque. Mais nous sommes convaincus que la réception que l'Allemagne prépare à leurs Majestés marquera un progrès dans cette voie. C'est dans cet esprit que nous souhaitons qu'aucun incident ne vienne troubler les prochains jours de fête et qu'ils laissent après eux un effet favorable et durable.

A BERLIN

Berlin, 8 février.

Berlin a pris depuis hier son air charmant de ville en fête; les branches de sapin s'enlacent en festons autour des fenêtres; Unter den Linden, la voie triomphale de la capitale prussienne, est encadrée d'une profusion de guirlandes en papier moussu bleu, blanc, rouge; à toutes les fenêtres pendent des tapis d'Orient dont les teintes adoucies alternent avec les drapeaux et les étendards. Un soleil clair et printanier a vivifié le spectacle de quelques rayons, et toute l'avenue drapée de bleu et de rouge, a paru sourdre d'avance à l'hoïte redouté que l'on cherche à conquérir.

Devant la porte de Brandebourg, en face de l'ambassade de France, parée elle aussi, de façon élégante et discrète, on travaille encore avec fièvre à édifier les tribunes rouges. Au milieu de la place de Paris, un petit chalet au toit pointu gîte un peu la perspective, mais il doit servir de refuge aux vénérables conseillers municipaux et aux jeunes demoiselles d'honneur pour le cas où le ciel se montrerait inclement, et on lui pardonne de pécher contre l'esthétique en songeant qu'il épargnera des rhumes à de jolies filles.

Sur cette avenue flamboyante de couleurs et qui symbolise l'effort de bonne grâce tenté par l'Allemagne, une foule paresseuse se promène comme au jour de dimanche, et déjà des camelots lui offrent les portraits jumeaux de l'Empereur et du Roi, ainsi que des brochures formées par deux drapeaux enlacs; c'est la grande accolade qui se prépare entre les adversaires d'hier qui se sont tendus la main et ont refoulé résolument au fond de leur cœur tous leurs sujets de querelle, sans espérer cependant qu'ils disparaîtront comme par magie.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* elle-même croit qu'il faudra un travail long et soutenu pour atteindre le but qui est d'assurer entre les deux grands peuples des rapports d'amitié fondés sur l'estime réciproque.

Le *Reichsbote* écrit :

Les Anglais nous mépriseraient si nous simulions hypocritement en face d'un monarque, jusqu'à présent hostile à l'Allemagne, une amitié chaleureuse. Si le Reichstag pouvait se décider à faire aboutir la réforme des finances prouvant ainsi au Roi que le peuple allemand ne recule devant aucun sacrifice, nous estimons que le pays ne pourrait pas le Roi une plus grande impression que toutes les solennités de l'accueil.

La *Deutsche Tageszeitung* dit :

L'antagonisme entre l'Angleterre et l'Allemagne a dominé le monde pendant ces dernières années. Toutes les grandes puissances ont dû conformer leur politique à cette situation, on s'attendait à une lutte entre la Rome moderne et la Carthage moderne.

Le monde entier a les yeux fixés sur Berlin se demandant si l'entrevue entre l'once et le neveu va adoucir l'antagonisme anglo-allemand ou si elle va l'aggraver. Le renouveau de la flotte anglaise ne peut avoir pour but d'exercer sur nous une pression dans le sens du désarmement. Sur ce terrain on a déjà échoué, on ne recommencera plus; il est possible que ces nouvelles mesures aient été prises avant le départ du roi par des amiraux hostiles à l'Allemagne dans le

but de contrarier l'effet des entretiens de Berlin.

Nous avons déjà appelé l'attention sur l'attitude plus conciliante prise par la France, elle s'explique par les intérêts financiers de la République en Orient; mais elle est accentuée par l'incertitude qui règne en France sur l'issue de l'entrevue de Berlin. Le parti de la guerre anglaise redoute de voir la France accentuer cette attitude précédente.

La *Deutsche Zeitung*, après avoir dit que le voyage du roi Édouard s'accomplissait sous les auspices d'une menace qui tournait vers Wilhelmshaven, Helgoland et Kiel la pointe du glaive britannique, après avoir rappelé que le Roi avait tourné pendant cinq ans autour de l'Allemagne comme un chien de berger vigilant, dans le but de l'isoler, salue sa visite comme bienvenue si elle a pour but de mettre fin aux jours de colère et de méfiance et aux crises d'encerclement.

Il ne faut pas attacher une importance trop considérable à ces articles remplis d'une froide réserve ou d'une hostilité mal dissimulée; ils sont destinés seulement à marquer d'un trait qui est trop appuyé l'état actuel des choses avant la visite du Roi, et feront place à des considérations plus aimables quand la visite aura pris fin.

De nombreux personnages princiers sont arrivés à Berlin pour assister aux fêtes données en l'honneur du Roi Édouard.

Bonnefon.

A l'Etranger

DERNIÈRES NOUVELLES

La crise orientale

Saint-Petersbourg, 8 février.

L'ambassadeur de Turquie a, assure-t-on, remis hier à M. Isvolsky la contre-proposition turque, basée sur la liquidation complète de l'indemnité de guerre due par la Turquie à la Russie.

La note turque est longue; elle explique minutieusement que la dette totale de la Bulgarie à l'égard de la Turquie, comprenant la redevance de la Roumélie, l'indemnité des chemins de fer, la redevance des droits sanitaires, etc., atteint 148 millions. La Turquie propose de déclarer la dette de la Bulgarie éteinte, à la condition que la Russie renonce à 74 indemnités annuelles de 350,000 livres que la Turquie doit encore à la Russie.

Si la Russie accepte, la Turquie pourra emprunter immédiatement environ 150 millions.

Belgrade, 8 février.

On dit que le Conseil des ministres a décidé de ne remettre la note contenant les revendications de la Serbie qu'une fois une tentative conclue avec la Turquie par l'Autriche-Hongrie d'une part et la Bulgarie d'autre part.

Les élections italiennes

Rome, 8 février.

Le décret de dissolution de la Chambre et la convocation des électeurs ont paru ce soir. Les élections sont fixées au 7 mars et les ballottages au 14.

La nouvelle Chambre est convoquée pour le 24 mars.

Le décret est précédé d'un long rapport signé de M. Giolitti et de tous ses collègues, rapport qui constitue le programme du ministère et qui est d'autant plus important que M. Giolitti n'a pas l'intention de prononcer de discours pendant la campagne électorale.

L'exposé fait d'abord le relevé des travaux accomplis par la Chambre dissoute, insiste sur l'état prospère des finances italiennes et poursuit :

La politique de paix cordiale et d'amitié avec toutes les puissances, l'accomplissement loyal du traité d'alliance et de tous les traités internationaux, suivie constamment par l'Italie, lui a assuré la sympathie de tous les peuples civilisés, sympathie dont nous avons eu une preuve splendide et émouvante à l'occasion du désastre cruel qui nous a frappés récemment.

Contre cette note ferme volonté de continuer la même politique, nous pouvons avoir confiance dans une longue période de paix, mais cela ne peut pas nous dispenser de travailler à l'organisation de la défense terrestre et maritime, défense qui est la plus sûre garantie de l'élément indispensable de la prospérité économique du pays, car il ne peut pas y avoir de progrès certains quand l'existence n'est pas assurée et que les intérêts les plus légitimes manquent de sauvegarde efficace.

Les progrès rapides accomplis ces dernières années démontrent que nous sommes sur la bonne route.

Ce serait une erreur très grave de quitter cette voie en entreprenant une politique d'aventures et de réformes précipitées dans la partie vitale de notre organisation.

Une telle période de progrès aussi rapides que ceux accomplis depuis le commencement du siècle, si elle n'est pas suffisante pour nous faire atteindre cet idéal, que nous devons viser, nous nous visons pour notre pays, nous nous visons à effacer les dernières traces de cette infériorité d'un nous sommes si gracie à la sagesse du gouvernement et du patriotisme admirable de notre peuple.

Rome, 8 février.

Tous les journaux s'occupent naturellement de la dissolution que la plupart s'accordent à attribuer à la question extérieure et à la situation particulière de M. Tittoni, qui en assure que la condition essentielle de la conservation de son portefeuille.

Le *Secolo* estime que la nouvelle Chambre devra dénoncer la Triple. Ce journal publie une lettre écrite en 1881 au comte de Broglio, secrétaire général du ministère des affaires étrangères italien, par l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, promettant à l'Italie le maintien *in statu quo* dans les Balkans et faisant miroiter à ses yeux l'annexion de Candie et de Tripoli pour la faire entrer dans la Triple, où on n'a recueilli que des affronts.

Le *Messaggero*, répondant à la *Nuove Freie Presse*, qui a dit dans un article que « si après les élections l'Italie dénonce la Triple, beaucoup de choses changeront en Europe au détriment de l'Italie », constate, de son côté, que la Triple n'a donné aucun avantage à l'Italie, et que le peuple italien est obligé de condamner une alliance où il n'a trouvé que des adversaires et des ennemis.

Le ministère autrichien

Vienne, 8 février.

Le baron de Bienerth, ministre-président, ne se soucie pas de se représenter devant la Chambre pour y provoquer de nouveaux tumultes.

Il se préoccupe en ce moment de remanier son ministère et lorsqu'il aura accompli cette tâche, il se mettra en communication avec les chefs de parti. S'il n'entrevoit pas alors la perspective de débats plus calmes, il dissoudra la Chambre et convoquera les électeurs.

Les avances de M. Chamberlain

Berlin, 8 février.

L'article de M. Théodore Wolff dans le *Berliner Tageblatt* sur les propositions d'alliance faites à l'Allemagne par M. Chamberlain, en 1889 et en 1901 est d'un intérêt commenté.

Dans les milieux diplomatiques allemands, on déclare que si ces propositions ont vraiment été faites, leur acceptation eût constitué un danger pour la paix européenne, car les

relations anglo-allemandes étaient alors tendues et la Russie aurait pu se croire menacée, tandis que la France y aurait vu également une menace indirecte.

En ce qui concerne les allusions faites par M. Wolff à certaines négociations au début des affaires marocaines, on estime opportun de n'en pas parler.

L'antijaponisme américain

New-York, 8 février.

La Chambre des représentants de l'Etat de Nebraska discutera prochainement un bill ordonnant que les ouvriers américains soient séparés des ouvriers japonais et chinois.

Cette loi vise surtout les maisons de boîtes de conserve de South Omaha où des travailleurs japonais sont employés concurremment avec des Américains.

Le président Roosevelt a envoyé au Congrès un message pour recommander le vote d'une loi obligeant tous les vapeurs non caboteurs et transportant des voyageurs, à se munir d'appareils de télégraphie sans fil.

Le canal de Panama

Colon, 8 février.

M. Taft a quitté Colon cet après-midi, à bord du croiseur *la Caroline du Nord*, se dirigeant vers la Nouvelle-Orléans. Il a déclaré : « Je ne suis pas préparé à discuter les résultats de mon voyage. Je trouve l'état des travaux très satisfaisant. En ce qui concerne le type du canal à adopter, les ingénieurs m'ont promis de m'envoyer leur rapport des mois arrivés à la Nouvelle-Orléans. »

Le colonel Goethals accompagne M. Taft. Son rapport au comité du Congrès fera ressortir que l'on a déjà extrait 62,000,000 yards cubes et qu'il en reste 111,000,000 à extraire. On estime maintenant à 297,000,000 de dollars les dépenses nécessaires. On a décidé que la largeur minimum du canal sera de 300 pieds dans le défilé de la Culebra, de 500 pieds aux embouchures, et de 500 à 1,000 pieds dans les écluses et dans la traversée du lac. (*New York Herald*.)

En Perse

Saint-Petersbourg, 8 février.

Une dépêche de Téhéran au *Nouvel Vremia* dit que certains hauts fonctionnaires négociateurs profitent des lenteurs des négociations anglo-russes pour essayer d'amener une intervention des autres puissances, mais qu'ils auraient échoué après de la légation des Etats-Unis qui s'est déclarée favorable à la convention anglo-russe.

Des nouvelles de Tabriz au *Nouvel Vremia* rapportent que le khan Samed, qui avance du Sud-Ouest, a attaqué Tabriz en colonne déployée. Le jour où les nouveaux valis se combattaient, les nationalistes ont riposté par une contre-attaque sous la protection de l'artillerie, mais ils ont subi de grosses pertes.

Le khan Samed s'est réfugié sur Sardaroud, avec 89 prisonniers.

La santé du Négus

Addis-Abeba, 8 février.

Un correspondant est officiellement invité à démentir les bruits de la grave maladie de Ménélik.

Le Négus fait actuellement une tournée en automobile.

COURTES DÉPÊCHES

Le grand duc de Hesse a, disent les journaux allemands, conféré le titre de baron à M. de Schen, ministre des affaires étrangères de l'empire allemand.

Le gouvernement vénézien a rendu l'équivalent aux consuls néerlandais.

On annonce la mort de M. Adolphe Stoecker, ancien prédicateur de la Cour de Prusse, qui fut député au Reichstag et qui organisa le parti socialiste-chrétien allemand.

Figaro en Belgique

LE SOUVENIR DE REYER A LA MONNAIE

On assure que pour honorer la mémoire d'Ernest Reyer qui donna au drapeau de la Monnaie la première de *Sigurd* et *Salomée*, la ville de Bruxelles songe à faire installer un buste du maître en face de notre première scène lyrique. Elle demandera à qui de droit l'autorisation de faire exécuter une réplique du buste de Reyer qui orne le foyer du grand théâtre de Marseille.

TOUCHANT PROJET

DE MANIFESTATION HOLLANDO-BELGE

C'est pour les derniers jours du mois, au plus tard, qu'est attendue la délivrance de la jeune reine Wilhelmine. Vous savez qu'en Belgique, comme aux Pays-Bas, on attache une importance politique autant que sentimentale à ce prochain événement. Avec la naissance d'un héritier ou d'une héritière directe de la couronne, les Hollandais et les Belges néerlandais échappent à un prince allemand, c'est-à-dire à une sorte de tutelle germanique inquiétante, à la fois pour les Hollandais et leurs proches voisins belges.

Pour fêter cette naissance attendue, les promoteurs de l'entente hollando-belge se proposent, m'assure-t-on, de meilleure source, d'ouvrir une souscription publique en vue d'offrir un somptueux voile de dentelles de Bruxelles ou de Malines ou un luxueux berceau au royal enfant.

UN CINQUANTAIRE FRANCO-BELGE

Vient d'entrer heureusement en convalescence, après une longue et inquiétante maladie, le célèbre maître de forges Valère Mahille le fils du Roi, qui, bien que résidant depuis sa jeunesse en Belgique, est sonnetier, a son honneur hospitalier et sa philanthropie. Il rendra très populaire, est resté fidèle à sa qualité de Français. Dès que M. Valère Mahille sera complètement rétabli, de grandes fêtes seront données à Morlanwez et Mariemont, pour célébrer à la fois et son retour à la santé et la cinquantième année de sa carrière de métallurgiste. La plupart des députés de la Chambre de commerce de Belgique fondées ou présidées par M. Valère Mahille s'associeront à ce jubilé d'un homme qui a tant contribué à faire aimer la France en Belgique.

LE THEATRE BELGE

Le théâtre des Variétés d'Anvers vient d'avoir la primeur de *Vient les qu'on* drame historique et en vers, de M. Jacques Wappers, évoquant l'insurrection des Pays-Bas contre l'Espagne, avec les mêmes personnages que ceux de la fameuse *Légende d'Utenpietel*, de Charles de Coster. Anvers avait eu récemment la primeur d'un drame historique, *Vient les qu'on*, de M. de Ranst, dont tous les personnages figurent des espèces de régnés animal, y compris le Coq, le « Chanteur » que Rostand doit faire claironner à la Porte-Saint-Martin. — G. H.

Figaro à Londres

LES TARIFS FRANÇAIS

Londres, 8 février.

L'*Evening Standard*, sous le titre sensationnel « L'Entente cordiale en danger », annonce que la Chambre de commerce de Glasgow a décidé aujourd'hui d'adresser au gouvernement britannique une pétition le priant de faire savoir au gouvernement français que les augmentations, propositions, des tarifs douaniers sur les marchandises britan-

niques porteraient un grave préjudice aux intérêts d'une nation amie.

LA COUR ET LA VILLE

Le prince Axel de Danemark, le plus jeune fils du roi de Danemark, est attendu à Harwich, jour prochain. Il sert en ce moment comme lieutenant à bord du croiseur *Hermes*. Son séjour en Angleterre sera de quatre jours. Les officiers et les équipages du croiseur feront une courte visite à Londres.

La police de Birmingham croit avoir retrouvé la trace de Mme Leginska. Une femme dont le signalement correspond à celui de la pianiste disparue aurait été vue vendredi soir dans cette ville. M. Withorne a quitté Londres ce soir, se rendant à Birmingham. — J. Goudurier.

Figaro en Turquie

LA QUESTION DE MACÉDOINE DEVANT LE PARLEMENT

Constantinople, 5 février.

On s'était trop hâté de dire que le nouveau régime avait réglé la question de Macédoine. Après une courte suspension d'armes, toutes les rivalités se sont ravivées. La réconciliation a été de courte durée.

Que va faire le gouvernement pour arrêter les hostilités? C'est la question qu'on a posée avant-hier à Hilmi-pacha, hier gouverneur général de la Macédoine, aujourd'hui ministre de l'Intérieur. Hilmi-pacha a répondu de son mieux, mais il n'a pas caché les difficultés de la situation.

Pour lui, il n'y a rien à faire, tant qu'il n'aura pas agi directement sur les populations pour amener une transaction raisonnable. A cet effet, il a proposé la nomination d'une commission parlementaire qui se transporterait sur les lieux, et qui prêcherait la paix.

Cette commission, composée de Grecs, de Bulgares, de Serbes, de Valaques, d'Albanais, se placerait sur le terrain patriotique et amènerait les Macédoniens à la suivre.

Cette proposition — il faut en convenir — n'a eu qu'un succès relatif.

Un député musulman, — le docteur Riza Tefvik, un des leaders de la Chambre — a été plus catégorique. Il n'y a qu'une voie qui puisse se faire entendre en Macédoine, a-t-il dit, c'est la voix du canon. On y envoie bien vite des troupes et que la Chambre s'occupe d'autre chose.

Après cinq ou six heures de discussion, on était beaucoup moins avancé qu'au début. Il a fallu renvoyer le débat à la prochaine séance, c'est-à-dire à aujourd'hui. Mais dès maintenant une chose est établie, c'est que la lutte n'a rien perdu de sa violence, entre Grecs et Bulgares. Il faudra prendre des mesures militaires pour refroidir l'ardeur des combats.

Au cours de la discussion, certains propos ont été tenus qui renseignent sur la nouvelle mentalité des Turcs. D'abord on a interdit à un orateur le droit d'employer le mot de Macédoine. « Il n'y a plus de Macédoine », s'est écrié un député de Smyrne, appuyé par la majorité musulmane. Comment désigner le pays? Par une circonlocution. On dira : *les trois rayons*.

Sous l'ancien régime, la censure prescrivait également le mot de Macédoine. Elle le remplaçait par l'expression plus vague de Roumélie. Il n'y a rien de changé dans les mœurs.

Nazi-effendi, député de Monastir, n'a pas craint de prendre à partie la Russie, dont les agents, a-t-il dit, avaient soutenu la lutte contre le Grec et contre le patriarcat grec du Phanar. Ce qui donnait un peu plus de piquant à l'attaque c'est la présence, dans la tribune diplomatique, de trois ou quatre représentants de l'ambassade de Russie.

LA SITUATION INTERIEURE ET EXTERIEURE

La question de Macédoine n'est pas la grande question qui se pose devant la Chambre. Autrement grave est la crise économique dont souffrent toutes les populations de la Turquie d'Asie, surtout en Anatolie et en Arménie. Mais le gouvernement semble avoir peur d'y voir trop clair.

Dans la plupart des provinces, il y a des difficultés. En Palestine, les orthodoxes grecs, les lutent contre les orthodoxes grecs. Il y a des combats épiques autour du patriarcat de Dancanios de Jérusalem que le Synode a déposé et dont les Arabes exigent le maintien.

Ailleurs ce sont des rivalités entre chrétiens et musulmans. Mais il ne faut pas s'exagérer l'importance de ces animosités traditionnelles. Le jour où les nouveaux valis sortent de leur ministère, le jour où le ministre de l'Intérieur sera sûr de ses gouverneurs, la tranquillité sera vite rétablie. En ce moment il y a une défiance réciproque. Le ministère manque d'autorité. On en souffre, surtout dans les provinces.

Au point de vue des questions extérieures, la situation semble assez sereine. Quel qu'en disent les journaux européens, l'entente avec les Bulgares ne fait de doute pour personne. Ce n'est qu'une question d'argent. Avec l'Autriche, il n'y a plus que des questions de rédaction qui retardent les derniers règlements.

Les Serbes et les Monténégrins ne sont pas contents. Mais il faudra bien qu'ils en prennent leur parti.

Dès lors, la question d'Orient sera résolue, sans guerre.

Du moment que tout le monde sera d'accord, on pourra réunir la fameuse conférence, si on la juge toujours nécessaire. — VIATOR.

Amérique latine

NOTES ARGENTINES

Les relations entre l'Argentine et la France. — Le ministre de France en Argentine, M. Thiébaud, a demandé à avoir une entrevue avec le ministre des affaires étrangères, M. de La Plazza, au cours de laquelle ils ont échangé leurs vues sur des sujets d'actualité, entre autres sur le débat concurrent d'artillerie. Le docteur Plazza a manifesté à M. Thiébaud que le gouvernement argentin n'avait jamais eu l'idée de conseiller un acte d'hostilité vis-à-vis de la France, lors de sa décision d'acheter en Allemagne le matériel d'artillerie pour l'armée argentine. Le docteur Plazza a ajouté que le gouvernement achetait ce matériel en Allemagne pour diverses raisons financières et autres, mais que cela n'empêchait pas qu'il fasse, dans la suite, des acquisitions de matériel en France, ce qui est plus que probable.

On parla également de la conclusion de l'emprunt extérieur, que le gouvernement français, d'après les on-dit, refusait d'admettre aux négociations de la Bourse de Paris. M. Thiébaud paraît-il, explique à M. Plazza, la portée des déclarations du gouvernement français sur ce sujet. Ensuite, le ministre de France s'est occupé du projet soumis au gouvernement argentin par une entreprise française en vue de l'installation d'un câble sous-marin entre Buenos-Aires et Dakar; il déclara que le gouvernement de son pays avait décidé de l'appuyer et de contribuer, pour une large part, aux frais nécessaires pour l'exécution des travaux. Le représentant de la France ajouta, enfin, que le gouvernement français verrait avec plaisir que le gouvernement argentin prêtât aussi son concours pour mener ce projet à bonne fin.

M. Plazza, sans se départir de ses déclarations précédentes, fit ressortir ce fait que le gouvernement argentin s'intéressait également à l'installation du câble.

Eugenio Garzon.

NOTES D'UN PARISIEN

SOUVENIRS

On m'annonce la mort atroce de Catulle Mendès... Aussitôt, je revois, comme si elle datait d'hier, la soirée lointaine où j'eus la révélation du poète, tel qu'il fut traversant la vie.

C'était, il y a bien longtemps, à un banquet de très jeunes gens, groupés autour d'une « revue » où on devisait d'art dramatique. Ce repas nous avait réunis dans un café proche de l'Odéon. Sur la nappe mélancolique, des compotiers alternés de biscuits et d'oranges équaient pour nous les « Saint-Charlemagne » à peine défuntes. Aucun de ceux qui en étaient ne me contredira; ce dîner fut, hélas! vraiment prodigieux d'ennui compassé.

Mais après dîner, quelle surprise! La porte s'ouvrit à deux battants, et je vis paraître ce « demi-dieu » blond en habit noir : Catulle Mendès, qui avait promis, — secret bien gardé par les organisateurs, — de venir fumer son cigare avec nous.

Le poète s'assied, nous sommes vaguement intimidés... Tranquille, il s'installe, nous met à l'aise, se fait apporter un book, et s'occupe d'organiser la conversation. En phrases courtes, faciles, brusquement poétiques parfois, il parle de tout et de tous, en causeur non despoétique, qui souhaite la réplique, l'appelle, et sait briller sans trop étendre les apprentis qui l'écoutent.

Et sur-le-champ, il nous enveloppe par toutes les ressources de l'éloquence, de l'intelligence, de la gentillesse spirituelle qui composent son lyrisme aisé et vite enivrant. C'était une jouissance de l'entendre de l'aider à se faire entendre. Il oubliait l'heure; nous l'avions oubliée aussi. A la fin pourtant, nous l'avons cherché une dame à Cluny... Et soudain le poète se leva, détourné, comme avec horreur, de ces vingt jeunes gens trop austères.

D.

Médecine pratique

Les préparations dites pectorales sont légion, mais, il faut bien le reconnaître, de valeur inégale. Nous croyons donc faire œuvre utile en rappelant une spécialité qui a pour elle la sanction d'une longue pratique, c'est le « Sirop de Pierre Lamoureux », qui joint à son efficacité médicamenteuse le privilège d'être très agréable au goût.

(Courrier médical.)

Nota. — Le Sirop de Pierre Lamoureux est mis en vente dans toutes les pharmacies. Entrepôt général, 73, rue Sainte-Anne, Paris.

JOURNAUX ET REVUES

Les crédits de la marine

Ministre de la marine, M. Alfred Picard a constaté qu'il avait besoin de pas mal d'argent pour mettre nos vaisseaux en bon état de service. Il demande donc à la Chambre les crédits qu'il lui faut.

Cela paraît extrêmement simple; mais, cela, c'est ce que M. Henry Bérenger, dans l'*Action*, appelle « le plus redoutable imbroglio politique et financier de la troisième République... » Quelle aventure!... Il nous semblait cependant qu'en fait d'imbroglios politiques et financiers, la troisième République devait être blâcée. Si elle ne l'est pas, si cette demande de crédits qu'a formulée M. Picard est, en effet, le plus redoutable de ses imbroglios politiques et financiers, jusqu'à ce jour, c'est donc qu'il lui reste plus d'ingénuité qu'on ne pensait.

«douloureuse» ils partageront l'avis de M. Pelletan, de M. Caillaux et de la majorité radicale-socialiste.

Auguste Avril.

Lettres d'une vieille Dame

V

Meubles anciens et meubles modernes

Ma dernière lettre t'a troublée; j'en suis ravie. Mais ne compte pas sur moi pour te consoler de la perte de tes illusions : au surplus, tu sauras bien te consoler tout seule, en constatant, avec l'aide de l'expérience, que ce que tu appelles ma «sortie» contre les meubles de style était parfaitement justifiée. Je ne crains que ceci : que tu m'aies mal comprise, à un autre point de vue.

Personne plus que moi ne raffole de meubles et de bibelots anciens et de leur tour d'avoir commis bien des péchés d'envie. Mais je ne les aime pas pour eux-mêmes, parce qu'ils sont précieux ou rares, je les aime pour les services qu'ils peuvent me rendre et pour le charme, la bonne grâce avec lesquels ils peuvent me les rendre. Je m'explique : je ne suis pas collectionneuse; c'est te dire que je ne puis souffrir les choses inutiles. Plus la préciosité ou la rareté d'un objet me laisse indifférente, sa valeur marchande encore plus. Je connais des meubles du dix-huitième siècle, très simples, très humbles, très bourgeois, que je n'échangerais pas, si je les possédais, contre tels ou tels chefs-d'œuvre classés de Boule, par exemple. Je les aime, à cause des raffinements d'utilisation, d'adaptation qu'ils m'offrent : par quoi remplacerai-je, dans ton mobilier, certains bureaux, certains cabinets, certains fauteuils, certains chaises, certains chiffonniers d'autrefois, si joliment, si discrètement aménagés pour satisfaire à toutes les exigences de la vie féminine intime ?

Je les aime aussi, à cause du charme qui se dégage d'eux : ils sentent le passé, ils parlent de choses lointaines, disparues à jamais et dont ils furent les témoins silencieux... Je songe aux mains qui les touchèrent, aux yeux qui prirent plaisir à les regarder, aux regards d'agonie qui se fixèrent sur eux, obstinément, douloureusement...

Ces meubles simples et humbles de jadis, solides, construits avec logique et avec soin, d'où toute surcharge est absente, il est étrange de voir comme ils s'entendent avec les meubles et ceux des autres usuels modernes qui n'ont point d'autre prétention que d'être utiles, que de correspondre à des nécessités que leurs devanciers ne pouvaient songer à combler, puisqu'elles n'existaient pas. Il y a donc tout avantage à les unir les uns aux autres dans bien des cas, notamment en ce qui concerne les chambres à coucher. Te rappelles-tu la mienne dans ma maison de Louveciennes ? Je n'avais pas hésité, malgré le caractère Louis XVI nettement accentué des meubles, des sièges et des tentures, à y introduire un lit de cuivre. De même, ces grands et confortables fauteuils anglais de cuir où l'on se repose si bien, ne détonnent nullement dans le voisinage d'un honnête bahut du seizième siècle français ou hollandais ; je les ai même vu faire très bon ménage avec des meubles plus fragiles et plus délicats.

Je voudrais te donner d'autres exemples, mais le loisir m'en manque aujourd'hui ; l'occasion, en passant, se retrouvera...

Delphine.

LA CHAMBRE

Lundi, 8 février.

LE COMPLÉMENTAIRE

Nous y reviendrons tout à l'heure, sans entrain, mais il faut d'abord liquider un incident soulevé par M. Allemane, sur la grève des linotypistes. Ai-je besoin de dire que M. Allemane s'est surtout préoccupé de jeter de l'huile sur le feu, et de tourner le ministre du travail, M. Viviani, contre les patrons, ce qui ne sera jamais très difficile.

Il paraît qu'on accable, qu'on tue les linotypistes. On leur a fait, dit leur avocat, des conditions que leur dignité leur défendait d'accepter. Et pourquoi autoriser les patrons à prendre des femmes ? Et à quoi servent donc les inspecteurs du travail ? Ses aux chefs imprimeurs et aux directeurs de journaux !

Je n'exagère pas. Examinez cette petite bombe ! M. Viviani a répondu que les inspecteurs du travail avaient relevé 84 contraventions pour onze journées. Au reste on a mis ces messieurs à la disposition du secrétaire du syndicat. Dans la seule année 1908, ils en ont dressé 80.000 ! Faut-il que la loi soit bien faite !

Passons au complémentaire, puisque nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Le rapporteur, M. René Renoult, a rendu compte à la Chambre du petit travail que la commission a opéré pendant ces trois derniers jours. Elle a fait à MM. Monserrier et de Gaulle-Bancel de minuscules concessions ; mais l'article 74, tel qu'elle le maintient, n'en reste pas moins écrasant dans les pénalités qu'il édicte, et auxquelles la moindre erreur de décompte exposera le contribuable pendant dix ans.

M. Jules Roche, toujours sur la brèche, a montré l'odieuse abus de ce système répressif, mais M. Caillaux, toujours content de lui-même, lui a répondu qu'il ne fallait pas craindre d'écorcher les récalcitrants pour les mettre à la raison, et, dans l'espèce, on ne les écorche même pas ; c'est à peine si on les chatouille à l'endroit sensible.

Tout ce qu'on a pu obtenir de cet homme imployable, et encore n'y semblait-il pas très disposé, c'est que la bonne loi serait préservée. MM. Théodore Reinach, Groussier et de Gaulle-Bancel qui lui ont arraché ce demi-consentement, ont peut-être fait un mauvais calcul. La bonne loi présumée, c'est encore l'arbitraire qui règne d'un bout à l'autre de ce traquenard fiscal. Elle sera présumée pour les uns, pas pour les autres, pas pour ceux que Paul-Louis appelle les mauvais sujets. Ceux-là payeront la casse et la payeront double. « Il faut de fortes pénalités pour protéger le Trésor ! »

L'article 74 n'en a pas moins été renvoyé encore une fois à la commission, malgré un héroïque effort du ravageur Pelletan.

L'article 75 avait eu le même sort jeudi dernier. Vous vous rappelez ce gentil paradoxe : le rôle doit être publié sans être public. Le rapporteur a expliqué que

ce n'était pas le rôle qui était publié, mais seulement l'affiche qui en annonçait la mise en recouvrement. Alors on s'est querellé sur le mot *publication*. M. Jules Roche a demandé qu'on donnât à l'article toute la clarté nécessaire et son amendement n'a été repoussé, après pointage, qu'à la majorité de 246 voix contre 230, ce qui prouve, je suppose, que M. Jules Roche, avait surabondamment raison. N'échouer que de 6 voix en face d'une majorité *mur de pierre*, comme le général américain Jackson !

L'article 80 est relatif au droit du timbre. Il m'a paru fertile en dangers pour les chinoiseries. On rencontre là un *timbre au comptant* qui a éveillé l'attention de M. Aynard. « Que signifie ce droit de timbre au comptant ? » a demandé le député de Lyon. « Qui frappe-t-il ? Dans quelles conditions frappe-t-il ? Les porteurs de titres d'emprunts étrangers ont déjà payé une fois ce timbre. »

« Ils ne le paieront pas une seconde fois ! » Qui dit cela ? M. Caillaux lui-même. On s'en étonne, mais on applaudit.

M. Jules Roche fait observer que, du chef de l'impôt du timbre, 95 millions vont tomber dans les caisses du Trésor. C'est un joli denier ! Il y aura des surprises et, en tout cas, des surcharges.

Faut-il croire ce qu'affirme le ministre : que depuis très longtemps le monde des affaires protestait contre le système de l'abonnement, et qu'il va se pourchasser des conditions nouvelles qu'on y substitue. Soit !

Mais alors M. Jules Roche soulève une question infiniment plus grave, et ici le débat vaut une citation. Elle sera lue demain, ici ou ailleurs, par des milliers d'intéressés :

M. Jules Roche. — Les porteurs français de ces titres étrangers, dont le chiffre est considérable — on a parlé de 25 milliards — quand ils ont payé leur argent, ne traitaient pas avec un particulier, mais avec de grands États étrangers qui avaient entrepris des relations avec le gouvernement français.

Pour ne pas troubler ainsi profondément un marché considérable et faire peser sur ces Français un impôt sur lequel ils n'ont jamais compté ?

Cet impôt sera, suivant qu'on le calcule, à 50/0 ou à 10/0.

Pense-t-on pouvoir demander aux gouvernements étrangers s'ils ne considèrent pas qu'ils peuvent intervenir ? (Très bien ! très bien ! au centre et à droite.)

M. le ministre des finances. — Il s'agit de savoir s'il convient de maintenir un privilège pour les porteurs de titres étrangers.

La Chambre a déjà adopté le principe de l'assimilation entre les porteurs de fonds d'État étrangers et les porteurs d'actions et d'obligations françaises qui, jusqu'ici, étaient plus mal traités.

Le gouvernement demande l'assimilation complète. (Applaudissements à gauche.)

M. le vicomte de Villebois-Mareuil. — Verrait-on un inconvénient à dire, dans l'article 80, que la taxe annuelle de 10/0 proposée sera en même temps une taxe fixe ?

M. le ministre des finances. — Je ne puis légiférer que dans les conditions actuelles. Je ne puis leur les Chambres futures. J'estime d'ailleurs qu'on ne pourrait pas augmenter l'impôt dont il s'agit.

M. le vicomte de Villebois-Mareuil. — Je prends acte de la réponse du ministre des finances.

L'article 80 est adopté.

MM. Jules Roche, Théodore Reinach et Aynard ont encore parlé longtemps sur ces valeurs étrangères. Le système de la commission et du ministre aboutit, sur certains points, à des absurdités. Ainsi un Anglais, voyageant en France, ne pourrait pas déposer des Consolidés dans une banque française, sous prétexte qu'ils ne sont pas timbrés.

C'est ainsi qu'on est arrivé à l'article 83, avec beaucoup de petites anicroches en route.

Pas-Perdus.

Autour de la politique

La réforme électorale

Un léger incident vient de se produire entre la commission du suffrage universel et le président du Conseil au sujet de la visite faite, il y a quelques jours, à M. Clemenceau par une députation de députés partisans de la proportionnelle.

Cette députation, dont les membres n'appartiennent pas à la commission du suffrage universel, avait été considérée par le président du Conseil comme en faisant partie. Or M. Clemenceau, informé qu'il s'agissait d'un groupe de députés, a déclaré, président de la commission du suffrage universel, pour s'expliquer à ce sujet.

Dans sa lettre le président du Conseil reconnaît son erreur et ajoute qu'il se tient à la disposition de la commission pour conférer avec elle et qu'il la recevra vendredi prochain si ce jour lui convient.

La commission, après avoir pris connaissance de cette lettre, a chargé son président de répondre à M. Clemenceau.

Dans sa réponse, le président remercie le président du Conseil de sa communication. Mais il ajoute que si les députés ont le droit et le devoir de conférer avec le gouvernement, il n'est pas d'usage que les commissions, émanant de la Chambre, se rendent chez les ministres.

Si donc M. Clemenceau désire conférer avec la commission, celle-ci se tiendra à sa disposition pour le recevoir au Palais-Bourbon.

LES MESSAGERIES MARITIMES

La commission a continué hier l'examen du projet concernant les Messageries Maritimes.

Elle a suspendu sa délibération, le gouvernement n'ayant encore pu lui faire connaître sa réponse à diverses questions posées.

avec une grande énergie la langue finnoise, longtemps battue en brèche par le suédois. Lors de l'élection d'un vice-président de la Chambre, M. Hagmann obtint un certain nombre de voix. Un des leaders jeunes finlandais est Mlle Thécla Hultin, docteur en lettres, attachée au bureau gouvernemental de la statistique.

Le parti nationaliste suédois, qui lutte pour la prépondérance de la culture suédoise, compte dans ses rangs Mlle Dagmar Noovius, journaliste et conférencière. A cause de sa violente campagne contre l'influence russe, elle fut quelque temps exilée et se réfugia à Stockholm.

Aux banes des russophiles ou Vieux-Finlandais siègent six femmes, parmi lesquelles on remarque surtout Mme Hedvige Gebhard.

J'ai gardé pour la fin la baronne de Gripenberg, présidente de l'Association des femmes finlandaises, vice-présidente d'une Ligue féminine internationale, apôtre infatigable des doctrines féministes qu'elle a prêchées en Angleterre et en Amérique et qu'elle propage actuellement en Suède et en Roumanie. Au Parlement finlandais, la baronne siège parmi les nationalistes suédois, mais, afin d'entrer en contact avec toute la population féminine de son pays, elle a voulu apprendre la langue finnoise, d'une extrême difficulté et qui n'a d'analogie qu'avec le hongrois. Elle publie en cette langue le journal féministe *Koti ja Yhteiskunta*.

Divisées en ce qui touche la politique générale, les parlementaires finlandaises s'unissent, paraît-il, dès qu'une question d'intérêt féminin est en jeu. Elles ont présenté plus de vingt projets de loi ayant trait à une réforme de la législation du mariage, à la situation des enfants illégitimes, à la protection des mineurs, à la réglementation des rapports entre patrons et domestiques, à la lutte contre l'alcoolisme, etc.

Leur compétence en agronomie est reconnue de leurs collègues masculins. « Et, dit la baronne de Gripenberg, la connaissance de l'économie domestique leur donne la clef de l'économie politique. »

Ainsi les blondes Finlandaises sont économistes, statisticiennes, agronomes, polémistes et législatrices avec talent et conviction. Il faut s'incliner devant tant de capacités. C'est égal, étant du pays de Molière et du bonhomme Chrysale, je ne suis pas fâché que tout cela se passe très loin, là-bas, dans la brumeuse Finlande...

Martine Rémusat.

LE MONDE RELIGIEUX

Le « Sillon » vis-à-vis de l'Eglise

Conversation avec M. Marc Sangnier

Nous avons mentionné la lettre de Mgr Delamare, archevêque-coadjuteur de Cambrai, interdisant aux prêtres de ce diocèse d'assister à une réunion silloniste qui doit avoir lieu à Roubaix le 28 février et déclarant tout net que les simples fidèles eux-mêmes feront beaucoup mieux de s'abstenir d'y prendre part. Ce n'est pas là, si l'on veut, une condamnation en forme du Sillon, mais c'est quelque chose qui y ressemble fort, et il est aisé de prévoir que les adversaires de M. Marc Sangnier ou de son œuvre sauront en tirer parti.

Par ailleurs, il serait peu raisonnable de s'imaginer que l'archevêque-coadjuteur de Cambrai ait été prévenu contre le Sillon et d'attribuer donc à quelque prévention que ce soit un acte qui, émanant de l'un des membres les plus en vue de notre épiscopat, national ne peut manquer d'avoir dans la France entière, puisqu'aussi bien il n'y a sans doute pas en France un seul diocèse où le Sillon ne compte des adhérents ou au moins des amis, le plus grand retentissement. Mgr Delamare, en effet, lorsqu'il était évêque de Périgueux, prodiguait volontiers, avec ses conseils, ses encouragements et ses sympathies à M. Marc Sangnier.

Il faut donc, pour que se justifie le changement d'attitude de l'éminent prélat, que le Sillon lui-même ait changé. Et de fait, c'est bien là ce que lui reproche Mgr Delamare. Ce dernier s'est expliqué à cet égard dans un *avertissement* sur lequel il m'a paru intéressant de rappeler l'attention de M. Marc Sangnier en lui demandant ce qu'il avait à répondre aux griefs exposés par Sa Grandeur. Car enfin il est nécessaire que l'opinion catholique sache, non pas seulement par voie d'autorité (mais aussi par la connaissance exacte de l'objet du litige, à quoi s'en tenir, et il est juste, par conséquent, de donner ici la parole à l'accusé.

— L'année dernière, le 11 septembre 1904, nouvelle audience. Pie X fut encore extrêmement bienveillant. Le président du Sillon a pieusement consigné les paroles pontificales que voici : « Laissez-nous vous dire que nous vous aimons et que désormais chacun de vous pourra nous considérer non pas seulement comme un père, mais comme un ami. »

Quelques mois plus tard, décembre 1904, M. Marc Sangnier retournait à Rome pour y prendre part au congrès Marial, où il était admis — faveur insigne — à prononcer sur l'Immaculée Conception un grand discours en présence de vingt-cinq évêques, dont l'un fut même tellement enthousiasmé par son éloquence et aussi par sa piété, qu'il se jeta dans ses bras.

Plusieurs années s'écoulèrent, et lorsqu'au mois de mai 1907, M. Marc Sangnier se trouva de nouveau en présence du Pape, il vit le Pape tout changé. Le président du Sillon avait ce changement, qu'il déplore et qu'il ne s'explique d'ailleurs pas.

« Le Pape, me dit-il, était triste, et je crois bien que sa tristesse venait de ce qu'on lui avait fait voir que le Sillon est tout autre chose qu'un mouvement dirigé exclusivement par les évêques. Mais c'est donc que Pie X s'était mépris, au début de son règne, sur le caractère propre de notre œuvre. Est-ce ma faute ? Je ne le pense pas. N'allez pas croire, cependant, que le Pape ait condamné le Sillon. J'ai résumé, sous forme de conclusions, mes entretiens de mai 1907 soit avec le Pape, soit avec le cardinal Merry del Val. J'ai tenu à communiquer au secrétaire d'Etat de Sa Sainteté ces conclusions, qu'il a bien voulu certifier exactes. Les voici, je n'y change pas un seul mot ! »

1° Le Sillon, mouvement laïque, se propose de réaliser en France une République honnête, juste et fraternelle. Sa situation est parfaitement légitime. Il use d'un droit que nul ne saurait songer à lui contester.

2° Le Sillon veut puiser dans le christianisme une force et des vertus sociales, autant qu'individuelles. Les prêtres se doivent aux

et économiques étant choses temporaires ne regardant pas les prêtres, mais les seuls laïques.

« Or nous avons déclaré, j'ai déclaré personnellement je ne sais combien de fois le contraire. Permettez-moi — puis-je aussi bien les circonstances m'obligent à un plaidoyer *pro domo* — de vous citer, entre mille déclarations portant sur le même objet, ce que j'écrivais en août 1906 au directeur de la *Croix* : « Est-ce à dire que nous prétendons que l'Eglise n'a rien à voir aux questions sociales et qu'il faut la reléguer dans un domaine étroitement culturel et sans aucune communication avec les grands intérêts sociaux des peuples ? Non, répondrons-nous avec énergie. Quoi qu'on ait pu prétendre, jamais nous n'avons soutenu cette théorie fautive et injurieuse pour l'Eglise. Celle-ci en effet n'est pas seulement la gardienne inflexible du dogme, elle constitue une société véritable et vivante, avec sa hiérarchie divine, et elle se propose non seulement d'assurer le salut individuel de ses enfants, mais encore de montrer aux peuples comment ils doivent substituer au vieil et honteux égoïsme païen, le généreux et fécond idéal chrétien. »

« Nous n'avons jamais cessé de proclamer que l'Eglise a la direction inséparable de notre vie, et par voie de conséquence, un véritable droit de contrôle sur tous nos actes de citoyen, en tant du moins que ces actes touchent au domaine spirituel ou s'exercent légitimement sur son autorité. Mais d'autre part l'Eglise a toujours reconnu à ses enfants le droit, sur le terrain politique, d'organiser la société selon leurs vœux propres, à la condition de sauvegarder la justice et la charité. Telle est notamment la doctrine de Pie X, qui, dans une lettre qu'il adressait le 30 octobre 1906 au cardinal Fischer, archevêque de Cologne, déclarait textuellement que le devoir de soumission à l'autorité religieuse, « laisse à chacun une liberté *illimitée et intacte* en tout ce qui ne concerne pas la religion. »

« Quoi encore ? Mgr Delamare reproche au Sillon le « mauvais esprit de ses organes officiels : *l'Éveil démocratique* et diverses revues sillonistes régionales », ainsi que « les procédés souvent désobligeants de sa propagande ». Je crois que l'accusation de mauvais esprit est réfutée par les considérations qui précèdent. Quant aux procédés désobligeants de notre propagande, je pense qu'ils supporteraient facilement la comparaison avec ceux dont nos adversaires usent à notre égard.

« Je ne parle pas seulement des articles plus ou moins désobligeants que certains journaux religieux publient contre le Sillon. Mais savez-vous que dans certains diocèses des prêtres refusent l'absolution à nos camarades uniquement parce qu'ils l'avaient — pour cause de sillonisme, comme si nous avions créé là quelque nouveau péché. Savez-vous qu'il existe en particulier celui d'Angers — où l'on exige des jeunes diacres, avant de les ordonner prêtres, qu'ils renoncent à l'idéal du Sillon, comme on demande aux catéchumènes, avant de leur conférer le baptême, de renoncer à Satan ? Savez-vous, enfin, qu'il y a des prédicateurs qui du haut de la chaire chrétienne, me comparent tranquillement à Luther ? »

« Ceux qui nous traitent ainsi sont bien venus, n'est-il pas vrai, à nous reprocher « les procédés désobligeants de notre propagande ». Je suis d'ailleurs convaincu que Mgr Delamare n'approuve pas de tels excès. Qu'il veuille bien y trouver au moins des circonstances atténuantes pour les vivacités de nos polémiques.

Pour que l'on se rende un compte exact de la situation actuelle du Sillon vis-à-vis de l'autorité religieuse, il importe de savoir que le Pape, lui aussi, a changé d'attitude à l'égard du Sillon. On pourrait même dire, si l'on voulait exprimer graphiquement les sentiments du Pape et ceux de l'archevêque coadjuteur de Cambrai, qu'ils ont suivi deux courbes jumelles. Dans le mois qui suivit son élection au pontificat, Pie X reçut avec une véritable chaleur de cœur M. Marc Sangnier. Une cloche ayant tinté *Angelus* pendant leur entretien, le nouveau Pape voulut que le président du Sillon le récitât avec lui. Tous deux s'agenouillèrent. Le Pape disait les versets, et à chaque verset dit par le Pape, M. Marc Sangnier répondait par l'*Ave Maria*. Aux amis de M. Marc Sangnier, Pie X recommandait alors expressément de « suivre leur vaillant capitaine ».

« L'année d'après, le 11 septembre 1904, nouvelle audience. Pie X fut encore extrêmement bienveillant. Le président du Sillon a pieusement consigné les paroles pontificales que voici : « Laissez-nous vous dire que nous vous aimons et que désormais chacun de vous pourra nous considérer non pas seulement comme un père, mais comme un ami. »

Quelques mois plus tard, décembre 1904, M. Marc Sangnier retournait à Rome pour y prendre part au congrès Marial, où il était admis — faveur insigne — à prononcer sur l'Immaculée Conception un grand discours en présence de vingt-cinq évêques, dont l'un fut même tellement enthousiasmé par son éloquence et aussi par sa piété, qu'il se jeta dans ses bras.

Plusieurs années s'écoulèrent, et lorsqu'au mois de mai 1907, M. Marc Sangnier se trouva de nouveau en présence du Pape, il vit le Pape tout changé. Le président du Sillon avait ce changement, qu'il déplore et qu'il ne s'explique d'ailleurs pas.

« Le Pape, me dit-il, était triste, et je crois bien que sa tristesse venait de ce qu'on lui avait fait voir que le Sillon est tout autre chose qu'un mouvement dirigé exclusivement par les évêques. Mais c'est donc que Pie X s'était mépris, au début de son règne, sur le caractère propre de notre œuvre. Est-ce ma faute ? Je ne le pense pas. N'allez pas croire, cependant, que le Pape ait condamné le Sillon. J'ai résumé, sous forme de conclusions, mes entretiens de mai 1907 soit avec le Pape, soit avec le cardinal Merry del Val. J'ai tenu à communiquer au secrétaire d'Etat de Sa Sainteté ces conclusions, qu'il a bien voulu certifier exactes. Les voici, je n'y change pas un seul mot ! »

1° Le Sillon, mouvement laïque, se propose de réaliser en France une République honnête, juste et fraternelle. Sa situation est parfaitement légitime. Il use d'un droit que nul ne saurait songer à lui contester.

2° Le Sillon veut puiser dans le christianisme une force et des vertus sociales, autant qu'individuelles. Les prêtres se doivent aux

sillonistes comme à tous ceux qui recourent à leur ministère. Ils ne peuvent que souhaiter voir, grâce au Sillon, le peuple se rapprocher de l'Eglise, et se féliciter de l'utilité influence religieuse du Sillon partout où ils la constatent.

« Si, comme citoyens, les prêtres peuvent avoir des opinions et des préférences politiques et sociales particulières, comme prêtres ils sont à tous et, par conséquent, leur place n'est pas, d'une façon générale, parmi les propagandistes publics ni les membres militants du Sillon.

« Dans des cas particuliers ils peuvent se départir de cette réserve et prendre part à la propagande extérieure du Sillon ; mais alors il faut évidemment que leur évêque y consente.

« Voilà, me semble-t-il, conclut M. Marc Sangnier, qui fixe assez clairement notre situation vis-à-vis de l'autorité religieuse. Je m'en tiens là. »

Il faut ajouter que rien n'est venu — du côté de Rome — depuis 1907 modifier cette situation. M. Marc Sangnier n'a pas revu le Pape et il n'a reçu du Vatican ni éloges ni blâmes.

Julien de Narfon.

LA CROIX-ROUGE FRANÇAISE

S. M. la reine d'Italie ayant ouvert à Rome un orphelinat pour les enfants des sinistrés de Calabre et de Sicile, notre ambassadeur, M. Barrère, s'est empressé de signaler à la Croix-Rouge française cette intéressante fondation.

Immédiatement, le vicomte de Nantois, au nom du Conseil central dont il a les pleins pouvoirs, a répondu à M. Barrère par l'envoi d'un mandat de 10.000 francs, en le priant de mettre cette somme à la disposition de l'Orphelinat de la Reine.

Cette somme de 10.000 francs a été prise sur le reliquat des souscriptions dont le montant a déjà été encaissé par les trois sociétés de la Croix-Rouge française et qui s'élève encore à une soixantaine de mille francs. Les fonds continuent d'ailleurs à arriver à chacune de ces sociétés, ainsi que les dons en nature. Au nombre des vêtements envoyés par ballots de la province, vêtements neufs ou usagés de toute provenance, se trouvait hier un pardessus auquel était épinglée une petite feuille de papier portant cette indication vraiment touchante en sa simplicité : « Ce n'est pas grand-chose, il est vrai, mais c'est de bon cœur. Un rescapé de l'*Éna* à ses frères rescapés d'Italie. »

Le conseil central a reçu de M. Dumontet, président de la chambre de commerce française de Naples, qui s'est fait son correspondant auprès des sinistrés, un volumineux dossier énumérant avec précision les infortunes les plus navrantes qu'il serait urgent de signaler : deux jeunes filles d'une des plus nobles et des plus riches familles de Messine, dont le père, ingénieur, la mère, tous les parents sont morts, et qui, ayant tout perdu dans la catastrophe, se trouvent absolument sans ressources ; des vieillards, des veuves, dans le même cas ; des familles dont la plupart des membres ont disparu, sans survivants, mais ruinés aussi complètement, etc., etc. Sans retard la Croix-Rouge a répondu à chaque demande de M. Dumontet par un envoi de fonds.

M. Fortoul, infirmier-major de l'équipe de la Société de secours aux blessés, a rédigé sur la campagne de cette équipe à Naples un rapport dont le conseil a pris connaissance. Ce document d'un énoncé intéressant sera, à la suite d'une décision prise hier par le comité de la Société de secours aux blessés, publié dans le *Bulletin* de cette Société.

Le colonel Meaux-Saint-Marc a été désigné pour remplacer désormais Mme la comtesse Lunzi au comité permanent de secours aux sinistrés dont feront partie avec lui MM. le vicomte Emmanuel d'Harcourt, le vicomte de Nantois et le docteur Bouloumié.

Ch. D.

A L'HOTEL DE VILLE

LA DISCUSSION A PROPOS DE L'ENLEVEMENT DE LA NEIGE

Le Conseil municipal a inauguré sa session extraordinaire en débattant tout d'abord des questions inscrites sur la neige. Nos édiles ont tenu à donner une leçon de rapidité aux fonctionnaires chargés de l'enlèvement des neiges. Vers cinq heures de l'après-midi, la séance était levée et on avait voté les conclusions de M. Paul Esquirol, qui, pour marquer le mécontentement de la commission, a demandé à ses collègues de ne pas accorder immédiatement la totalité du crédit. La note à payer se monte définitivement à 442.000 francs. On a voté 250.000 francs à prendre sur la réserve du budget. M. Paul Esquirol, qui s'est montré énergique, a été très applaudi.

MM. Chassigne-Goyon, Deslandes et Dausset ont intervenus dans la discussion ainsi que M. Froment-Meurice qui a déposé deux propositions intéressantes exigeant des riverains le nettoyage des trottoirs en cas de chutes de neige, et invitant l'administration à préparer l'avenir, dans chaque quartier, des listes d'ouvriers volontaires.

Nous ne passerons pas sous silence les discours du préfet. M. de Selves a regretté qu'on eût écarté l'attaque des fonctionnaires qui ont été victimes, croit-il, d'un cas de force majeure. En 1871, dans un cas identique, l'on réclama la démission de M. Alphand. En 1870, on fut obligé de demander le concours de la garnison. En 1890, la population se plaignit. En 1893, on dépensa 827.000 francs et la population se plaignit quand même !

Comme conclusion, M. de Selves a promis des améliorations de détail mais a ajouté qu'une solution entièrement satisfaisante était impossible à trouver.

Voilà qui est rassurant ! Le Conseil municipal n'en a pas moins estimé avec la population que les ingénieurs se sont trop peu dépensés, s'ils ont dépensé trop d'argent.

Janville.

LA JOURNÉE

Le Parlement : Au Sénat, projets divers. — A la Chambre, suite de l'impôt sur le revenu.

Obseques : Mlle Gabrielle Gonzales, surveillante générale du lycée Fénélon (réunion au lycée, 2, rue de l'Eperon, neuf heures et demie).

Expériences : Démonstrations des manœuvres d'établissement et du fonctionnement de postes militaires mobiles de télégraphie sans fil de Melun et de Levallois-Perret. Rendez-vous place de la Madeleine, 21, à dix heures et demie.

Assemblée générale : La Société médico-historique, communications diverses (Faculté de médecine, cinq heures et demie).

La Picardie : association philanthropique des originaires de tous les départe-

ments de l'ancienne Picardie (café de la Gaîté, 4, rue Papin, huit heures).

Cours et conférences : A l'Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. Paquier : « Le Quétisme espagnol : les illuminés français et espagnols » (cinq heures un quart).

A l'Ecole des hautes études sociales, 46, rue de la Sorbonne : M. Morizot-Thibault : « L'instruction criminelle » (quatre heures un quart). — M. Victor Basch : « L'individualisme moral » (cinq heures et demie).

Au Collège libre des sciences sociales, 23, rue Serpente : M. le docteur Marie : « Les Fables médiévales » (quatre heures et demie). — M. Durieu : « Métiers urbains de simple récolte, chiffonniers, etc. » (cinq heures et demie).

A l'Ecole de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts : M. Lépinay : « Les Erreurs dans l'observation psychologique des animaux » (cinq heures et demie).

M. l'abbé Em. Terrade : « Souvenirs du convent des Oiseaux » (Athènes Saint-Germain, 21, rue du Vieux-Colombier, quatre heures et demie). — M. Georges Risler : « Les Espaces libres et les cités-jardins », sous la présidence de M. Jules Siegfried, député, ancien

d'un résumé de l'accusation. Je le regardais pendant la réquisitoire. Lui, si maître de lui pendant les dépositions des témoins, est un peu plus pâle pendant qu'il parle. M. Rousset et M. Rambaud ; ses lèvres paraissent plus minces, comme s'engourdissement et il éprouve le besoin de se soutenir le menton avec la main. Et dès que le président suspend l'audience et que Renard va regagner, escorté de gardes municipaux, la salle des accusés, tournant le dos à la foule, bien vite il tire un mouchoir de sa poche et essuie la sueur qui coule sur son front. Cette impassibilité apparente cache une violence contenue, une souffrance, ou bien un remords.

Au début de l'audience, un certain nombre de témoins à décharge étaient venus dire que jusqu'ici rien ne leur avait permis de suspecter la moralité de Renard. Dans son pays, nous dit-on, on le croirait capable d'avoir commis un crime. Et cela fait frémir, Renard fut-il innocent du meurtre de M. Remy, il n'en est pas moins vrai et acquis aux débats que ses mœurs étaient infâmes. Un enseignement douloureux se dégage de ce procès. Renard avait quarante-huit ans, il était marié, père de famille, il avait deux enfants. Jusqu'ici, chacun avait été satisfait de ses services. De toutes les servitudes de l'hôtel Remy :

Valetaille de rouge et de galons vêtus,

c'est évidemment lui qui, par son aspect respectable, devait inspirer le plus de confiance, et c'est à lui tout naturellement qu'on confia le jeune Raingo. « C'est là, nous disait M. le bâtonnier Rousset, le remords de Mme Remy ». Nous savons, en effet, ce qu'il a fait du petit Raingo. C'est une des tristesses et des leçons de ce procès. Parodiant un vers de La Fontaine, Alphonse Karr écrivait jadis : « Notre ennemi c'est notre domestique ». On ne sera jamais assez prudent sur le choix de ses serviteurs.

M. Prosper Robert, brigadier au service de la Sûreté, que l'on entendait au début de l'audience, n'apporta pas à l'acte d'une charge contre Renard, mais sa déposition n'en est pas moins très grave.

Renard fit mauvaise impression à M. le brigadier Robert, si bien que M. Robert ne put cacher son sentiment. « Mais j'ai des enfants ! j'ai des sentiments ! », répondait Renard, pour toute défense. Lorsque Courtois fut arrêté, le brigadier Robert l'interrogea immédiatement et le conduisit de Compiegne à Paris. — « Je vous dirai toute la vérité demain », lui dit Courtois. — « Non, tout de suite. Vous savez que Renard est arrêté. S'il est innocent, vous ne pouvez pas le laisser accusé une minute de plus ! » Et Courtois répondit : « Renard est fortement dans l'affaire ». Immédiatement alors Courtois fut au brigadier Robert le récit de son crime, et depuis il ne varia jamais.

En attendant le train, il était sur un banc, nous disait hier M. Robert, et la tête entre ses mains, se parlant à lui-même, il murmurait : « Ce misérable, qui m'a entraîné dans une telle affaire ! »

— Je suis convaincu, ajoutait M. Prosper Robert, de sa sincérité.

Et dans son réquisitoire, M. l'avocat général aura soin de rapprocher ces aveux immédiats de Courtois, de la déclaration de Renard devant le juge d'instruction. Interrogé pour la première fois par M. Albanel, Renard ne protesta pas de son innocence, il dit simplement : « Je parlerai devant mon avocat ! » C'était son droit ; mais pas plus qu'à l'audience il n'eut un cri de révolte contre la terrible accusation qui pesait sur lui.

Hier, Renard entendit prononcer deux réquisitoires, chacun différent de son genre, mais tous deux redoutables. Aujourd'hui, il en entendra un troisième, celui de M. Henri Robert. M. le bâtonnier Raoul Rousset, simple, net, ne cherchant point l'éloquence, mais groupant tous les faits de l'accusation pour arriver à la démonstration de la culpabilité de Renard, évitant volontairement toute digression inutile, faisant une sorte de résumé d'une admirable clarté ; M. l'avocat général plus véhément, mais aussi net et aussi précis.

Pendant les débats M. le bâtonnier Rousset n'avait posé aucune question. Son visage sans cesse tourné vers l'accusé, il le regardait, l'étudiait, essayant de pénétrer cette physionomie indéchiffrable, et soigneusement M. Rousset notait au passage chacune des dépositions

des témoins qu'il groupait en accusation terrible contre Renard. M. Rambaud avait été ardent, combattu, soumettant chaque témoin à un contre-interrogatoire précis, ce qu'en Angleterre on appelle la *cross-examination*. Et le ministère public s'empresse de nous dire que s'il avait eu le moindre doute sur la culpabilité de Renard, il aurait immédiatement abandonné l'accusation. Ce doute il ne l'a point et il requiert la peine capitale. Mais, logique et juste, M. l'avocat général déclare aux jurés que s'ils ne partagent pas sa manière de voir, s'ils ont, eux, le doute qu'il n'approuve point, ils doivent acquiescer.

Renard est impénétrable, « il ne donne pas de son », disait M. Raoul Rousset. Le mot est juste ; ce n'est pas sur ses réponses à l'audience qu'il faut se faire une conviction. Et pourtant plusieurs de ses réponses furent maladroites, lorsqu'il nia les choses les plus évidentes, même celles qui ne pouvaient lui nuire. Tandis qu'au contraire jamais Courtois ne fut pris en flagrant délit de mensonge.

M. le bâtonnier Rousset appuie sa conviction sur une charge contre Renard qu'il a apportée le huis clos. Courtois avait donné sur l'anatomie la plus cachée de Renard des détails d'une précision troublante. Comment les aurait-il connus, s'il n'avait vu Renard accomplir son crime tout nu, comme Courtois le prétend ? Si Courtois avait voulu simplement voler, il n'aurait qu'à entrer dans la chambre de Mme Remy, là où étaient les bijoux. M. Remy, qui était sourd, n'aurait point entendu. Quel besoin Courtois seul coupable aurait-il eu de frapper d'abord M. Remy, puisqu'il était inutile d'entrer dans sa chambre pour commettre le vol ? Une seule personne avait intérêt au meurtre de M. Remy, c'était Renard. Crime d'ambition. M. Remy disparu, Renard serait devenu le tyranneau de la domesticité de l'hôtel, et rien ne l'aurait plus séparé du jeune Raingo.

Ces arguments, que M. le bâtonnier Rousset présente avec tout son talent, M. l'avocat général les reprend un à un et avec éloquence. Pourquoi Courtois seul aurait-il tué M. Remy, si le gémissement — pas même pour voler cette nuit-là. Et si deux assassins n'avaient pas été nécessaires pour venir à bout de la résistance acharnée de la victime, M. Remy, qui eut le temps d'allumer l'électricité, aurait eu évidemment la possibilité d'appuyer sur le bouton de la sonnerie, près de sa main. Deux personnes semblent avoir fracturé le secrétaire ; si Courtois a eu un complice, il ne peut, selon l'avocat général, l'avoir trouvé qu'en Renard, qui, seul, avait intérêt à la disparition de M. Remy, lassé de l'autorité prise par le laquais dans sa maison. Le vol même révèle un complice prudent : tous les bijoux de Mme Remy n'ont pas été volés.

Plus de vingt mille francs de bijoux sont restés dans les tiroirs ; ce sont d'ailleurs les objets dont il eût été le plus difficile de se défaire. Courtois jeune, avide d'argent, aurait tout pris — il en avait le temps — si la vieille prudence avisée de Renard ne l'eût averti du danger. Tout cela, ce sont des faits, que le talent des deux adversaires de Renard met singulièrement en relief. Et à tous ces faits, s'ajoutent l'attitude de Renard le lendemain du crime, sa hâte à laver les verres, sa précipitation à adopter la version du suicide ou de la congestion, les pleurs qu'il versa devant le jeune Raingo à l'idée d'une séparation prochaine, son soupir de satisfaction le lendemain du drame, et enfin, planant au-dessus de toutes ces charges terribles, ses mœurs abominables et infâmes qu'il avoue et qui ne semblent même pas exciter son repentir.

Pendant qu'avec toute leur autorité, toute leur éloquence loyale et sincère, M. l'avocat général et M. le bâtonnier, tour à tour lissent autour de Renard un réseau de charges à mailles serrées, au banc des accusés, Courtois et Renard sont immobiles. Courtois baisse la tête, mais on n'aperçoit plus guère que le sommet de son crâne derrière la haute barrière de bois des accusés ; Renard écoute attentivement le menton dans sa main.

Et de ces deux hommes, l'un des deux ment effroyablement, pour sauver sa tête et faire naître le doute, si c'est Renard, ou pour diminuer sa peine en faisant peser la plus grande part de responsabilité sur un complice, si c'est Courtois. Et aucun des deux, ni celui qui accuse, ni celui qui se défend, n'ose jeter un regard sur son adversaire.

Aujourd'hui, fin du réquisitoire, plaidoiries et verdict assez tard dans la soirée.

Georges Claretie.

Une manifestation royaliste AU TRIBUNAL DE SIMPLE POLICE

Des incidents d'une violence extrême se sont produits hier au Tribunal de simple police, où l'on avait à juger les deux cent dix manifestants arrêtés au cours des manifestations tumultueuses de la Sorbonne.

Vers midi et demi, ils se réunissaient dans la cour de Mai, au Palais de justice, autour de MM. Paul et Guy de Cassagnac. Au moment où M. André Gaucher, qui, condamné par le Tribunal correctionnel, est en état de détention, passait, amené par deux gardes, ils l'accablèrent.

« Vive Gaucher ! A bas la geuse ! C'est Philippe qu'il nous faut ! » C'était le commencement. Au passage de M. Maurice Pujol, également détenu, les mêmes cris retentirent.

Cependant l'audience commençait. Mais à peine le président Lecomte avait-il ouvert la bouche que des huées l'accueillirent et qu'il était obligé de faire évacuer la salle. Cela ne se fit pas sans résistance et une douzaine de jeunes gens furent conduits au poste.

Le calme à peu près rétabli, M. Bénézech, ministère public, prend la parole et demande pour tous les manifestants un jour de prison et quinze francs d'amende.

C'est la peine que va prononcer le Tribunal. Mais M. Paul de Cassagnac se lève et réclame le maximum, se déclarant prêt à recommencer. La marquise de Vasselot qui, au cours des manifestations, cria : « Vive le Roi ! Bravo, mes gars ! » revendique ses responsabilités. Ses deux fils, âgés de quinze et dix-sept ans, font la même déclaration.

Le Tribunal prononce contre tous les inculpés la peine demandée par le ministère public, mais acquitte les jeunes de Vasselot comme ayant agi sans discernement. Leur mère proteste énergiquement contre cette « injustice ».

Mme des Lyons, défendue par M. Ménard, est condamnée comme les autres à un jour de prison et 15 francs d'amende. Protestations bruyantes contre le président.

— La franc-maçonnerie vous a ordonné de condamner, vous êtes son esclave ! crie un jeune homme.

— Vos paroles ne relèvent que du mépris, riposte le président.

Et sur l'observation de l'un des défenseurs, M. Gaillard, il ajoute :

— Je réponds à une injure par une injure.

Nouvel incident. A la comparution d'un jeune homme nommé Faure, qui dit avoir crié que : « Vive Jeanne d'Arc ! », ce qui n'est pas séditieux, M. Bénézech fait cette observation :

— En l'espèce, « Vive Jeanne d'Arc ! » équivalait à « A bas Thalamas ! »

Des clamours bruyantes s'élevèrent. On hua le commissaire. On chanta en chœur le refrain des Camelots du Roi : « A bas la République ! ». Le président est de nouveau obligé de faire évacuer la salle et de suspendre l'audience.

L'audience est reprise à quatre heures et quart. Le président annonce que les jugements qui devaient être rendus à la fin de la séance ne le seront que le 20 février.

M. Guy de Cassagnac, qui demande à faire entendre des témoins, ne sera jugé également qu'à l'audience du 20 février.

Puis le défilé continue des délinquants. Voici les noms des personnes condamnées dans la journée : Patisson, à 15 francs d'amende et à cinq jours de prison ; Désorbaix, à 15 francs d'amende et à deux jours de prison ; André, à 15 francs et à trois jours ; MM. d'Argenton et de Broc, à deux fois 15 francs et un jour ; enfin, les personnes suivantes à 15 francs et un jour : Alix, Antoine Jacques, Audibert, Bénard, Biétry, Bourlier, Boudour d'Hauteville, Brillant, Bruneau, Brunet de Sarrigné, Cambuzet, Paul de Cassagnac, Clément, de Clercq, Coppin, Coupré, Diamanti, Dubry, Eon, De la Faille, Albert Faure, Gaumeton, Gaillard, Leconte, Mme des Lyons, Mme de la Soudiaire Giltaire, Salmon-Legaigneur, Goubert, Gueydon, Gérard (trois fois un jour et 15 francs), les frères Guilloit, Guldner, Mme Hiron, Hugo

d'Hervilly, Jannot, Solhard Achille, Lallier, de La Laurentie.

Le dernier incident est soulevé par M. Hubert, qui s'écrit en montrant le buste de la République :

— M. Thalamas, au lieu de s'occuper de Jeanne d'Arc, aurait mieux fait de s'occuper de cette danseuse de ballet et de cette souillon dont il y a ici la caricature.

Sur les réquisitions du ministère public, M. Hubert est arrêté, condamné à trois jours de prison et quinze francs d'amende pour sa participation aux troubles de la Sorbonne.

A la sortie de l'audience, douze arrestations nouvelles ont été opérées pour cris : « A bas la République ! Vive le Roi ! A bas les magistrats faussaires ! », etc.

MM. Quervelle, des Lyons, d'Erceville, Guy de Boutellier, Yves du Sarte, Roger de Pascelot, de Broissia, de Lauriston, Maxime du Sarte, du Tertre, Leroy, Galzan, Llobères, Bemanos, Orléans, de Trincand-Latour, Bower ont été relâchés, mais seront poursuivis. MM. Lecoq père et fils, artistes peintres, gardés au Dépôt, comparaitront aujourd'hui devant la 1^{re} Chambre à l'audience des flagrants délits.

André Nède.

AVIS DIVERS

1^{re} BANQUE, sup^{re} hall et bur., 20, r. Le Peletier

Nouvelles Diverses

ENCORE M. THALAMAS

La plus grande effervescence continue à régner au quartier Latin, autour du cours libre de M. Thalamas qui ne se terminera vraisemblablement que vers la fin du mois. Hier soir, le « Sillon » avait organisé une réunion publique aux Sociétés savantes, et M. Marc Sangnier, assisté de M. Anziani, évêque de Hecle normale supérieure, qui présidait, a développé ce sujet d'actualité : la France et Jeanne d'Arc. Un bon nombre du public a dû rester dehors faute de place ; lorsque les portes de la salle ont été fermées, des clamours de mécontentement se sont élevées, et on a tenté même d'entrer par force, ce qui a amené la police à disperser brutalement les rassemblements.

Dès le début de la conférence, quand M. Marc Sangnier parla des « conseillers frivoles du roi », il est interrompu par des protestations. Les interrupteurs sont alors entourés par des « sillonistes » qui les jettent dehors sans douceur ; l'un d'eux est même fort malmené. M. Sangnier peut alors achever son discours au milieu de mouvements divers, puis une vingtaine de jeunes orateurs, de partis opposés, prennent successivement la parole, notamment un interne en pharmacie, qui fait le procès du « Sillon », un médecin de Marseille, et après un quart d'heure, un millier de personnes dont beaucoup de dames — adopte un ordre du jour approuvant l'attitude des Sillonistes dans les manifestations du quartier Latin.

Malgré toutes les appréhensions qu'on s'est efforcées sans incidents notables. Un monôme est allé au siège du « Sillon », tandis qu'un autre se rendait à la statue de Jeanne d'Arc.

LA GUILLOTINE EN VOYAGE

M. Deibler a quitté Paris hier soir, se rendant à Albi pour l'exécution de Simore et de Besse, condamnés par la Cour d'assises du Tarn le 29 octobre 1908.

On se souvient du crime commis par ces deux misérables. Ils étaient détenus à la prison d'Albi, l'un comme condamné, l'autre comme prévenu. Le 21 mai 1908, comme le gardien de prison Moutet les transmettait à son collègue Donat pour les conduire à leurs cellules, Simore fracassa la crâne de Moutet avec un pavé arraché dans la cour et nous dans un mouchoir. Puis, tous deux, se jetant sur Donat, le frappèrent avec la même masse improvisée. Le croyant mort, ils voulurent s'enfuir, mais la femme de Donat cria au secours et ils furent repris.

CONdamnés GRACIES

Pour faire compensation à l'exécution de Simore et de Besse, trois condamnés ont leur peine commuée. Ce sont Everaert, tisserand, condamné par la Cour d'assises du Nord pour avoir assassiné sa femme ; Boulanger, condamné par le jury de Seine-et-Marne, et Bardi, qui tua à coups de fusil M. Loussel, administrateur de la commune mixte d'Aïn-Silva, en Algérie.

UNE CHASSE DANS LE MÉTRO

Un train du Métropolitain entrant en station de Marbeuf, hier soir vers six heures,

la barrière fut fermée comme au combat et l'accès du quai interdit aux arrivants.

A ce moment se présenta M. Eugène Laroche, âgé de vingt-quatre ans, acrobate, qui essaya de forcer la consigne ; devant le refus de lui ouvrir la barrière, il fit un saut périlleux et se trouva sur le quai à temps pour prendre le train.

L'employé furieux prévint les stations de la ligne, et au Palais-Royal quatre agents empoignèrent l'acrobate. Une lutte terrible s'engagea ; Laroche sortit un couteau ; on put le désarmer et il fut écroué à la disposition de M. Egarter, commissaire de police.

ARRESTATION DE FERGER

Après avoir jeté pendant plusieurs années la terreur dans les environs de Paris, Arthur Desiré Ferger, comparaisant devant le jury de Seine-et-Oise, au mois de novembre 1908, simula si bien la folie que l'affaire fut ajournée et qu'on l'interna à la maison de Clermont (Oise).

Il s'en évada, laissant aux magistrats une lettre de menaces. Toutes les recherches pour découvrir ses traces étaient restées infructueuses.

La Sûreté l'a reconnu et arrêté hier rue de la Jonquière. Ferger, qui n'est pas fou, le moins du monde, s'était réfugié chez des amis qui habitent cette rue et qui lui avaient fourni des vêtements.

Il a supplié qu'on le conduisît, non plus à l'asile, mais à la prison de Versailles, où, dit-il, cette fois, il veut être jugé.

LE DRAME DE L'IMPASSE RONNIN

M. André a entendu, hier, Mme Blaise, femme d'un des modèles de M. Steinheil, et Mme Geoffroy, la fille de Mariette Wolff. Toutes deux se trouvaient près de Mme Steinheil, quand, à quatre heures après la découverte du crime, elle leur raconta l'histoire des hommes masqués, en ajoutant qu'ils portaient des gants « mousquetaires de demi-longs ».

Comme Mme Blaise voulait enlever le tampon d'outate qui se trouvait sur l'oreiller, Mme Steinheil s'y opposa en disant : « N'y touchez pas, il faut que les magistrats l'examinent ».

M. Boin-Taburet, l'orfèvre expert, qui a examiné la liste des bijoux prétendus volés, déclare que tous ces bijoux ont été remis à M. Souloy pour être transformés. Il n'en a donc été volé aucun.

IMPRUDENTE PLAISANTERIE

Un jeune homme brisait hier la vitre d'un avertisseur d'incendie place Cambronne. Cela causa une alerte et, comme elle n'était pas justifiée, l'individu fut arrêté.

— C'était « pour rigoler », dit-il, au commissaire de police.

Or, en examinant son identité, on découvrit qu'il se nommait Georges Ricout et était déserteur du 31^e de ligne à Melun.

Sa plaisanterie lui coûtera cher.

INCENDIES

Trois incendies hier :

Le premier, qui a éclaté à sept heures du soir dans les docks du quai d'Austerlitz, a été rapidement éteint.

Le second était plus sérieux. Il s'est déclaré dans les vastes magasins de MM. Olchanski, négociants en déchets industriels, 18, rue du Banquier. Ce sont des voisins qui, après le départ du personnel, vers huit heures, ont aperçu une vive lueur à travers les soupiraux des caves. Ils donnèrent l'alarme. En quelques instants la rue du Banquier et les rues adjacentes furent remplies d'une fumée intense. Les pompiers, prévenus, ne tardèrent pas à arriver, mais ce ne fut qu'au bout de deux heures d'un travail pénible qu'ils parvinrent à circonscire le feu, en noyant les caves où se trouvait le foyer, et qui étaient à proximité de hangars ne contenant pas moins d'un million de kilogrammes de déchets de coton. Les dégâts sont d'environ cent mille francs.

Dans le troisième incendie, 7, rue des Gravilliers, les pompiers ont dû sauver trois personnes au moyen des échelles. On a pu ensuite maîtriser le feu.

Jean de Paris.

TELEGRAMMES & CORRESPONDANCES

La messe de départ des Islandais

Dunkerque. — Armateurs, capitaines, seconds, matelots, novices et moines se pressaient ce matin, à dix heures, à l'antique sanctuaire de Notre-Dame-des-Dunes, où se célébrait la messe de départ des Islandais.

Les pêcheurs, leurs femmes et leurs enfants, dont la plupart avaient revêtu leur costume de premiers communants, étaient accourus de Fort-Mardyck, Rosendune, Zuydcoote, Ghyvelde et Braydunes-au-Port. La flotille comptant trente-deux goélettes, montées par 600 hommes, était pavoisée aux couleurs nationales et dunkerquoises.

Le nombre des navires est encore diminué de quatre unités cette année. Il y a 10 ans, Dunkerque armait plus du triple de bâtiments, ayant deux mille hommes d'équipage. La flotille graveleuse compte vingt-deux navires.

Le départ aura lieu dans huit jours.

Argus.

CLOTILDE KLEEGER

Le monde musical et artistique a été douloureusement ému en apprenant la mort soudaine d'une artiste aimée entre toutes, fauchée à la fleur de l'âge, Mme Clotilde Kleeberg.

Les dilettantes de la musique, ceux qui les premiers fréquentèrent les concerts donnés par Clotilde Kleeberg, essayant de rendre populaires, se souvenaient d'y avoir entendu jouer un jour — il y a bientôt trente ans — une fillette adorablement brune et jolée qu'un talent précoce et plein de promesses amenait devant le public à l'âge où d'autres ne songent qu'aux jeux innocents ou aux rires. Sortie du Conservatoire de Paris à douze ans, elle débuta, le 22 décembre 1879, avec le Concerto en ut mineur de Beethoven, accompagné par un orchestre étonné et ravi.

A partir de ce jour, elle parcourut l'Europe, faisant résonner partout des accents mélodieux, admirés, adulés, fêtés en France, en Russie, en Espagne, à Vienne, en Angleterre, en Allemagne, partout.

Son talent, empreint d'une grâce tendre et passionnée, semblait bien fait, en effet, pour plaire à la poétique Allemagne qui crut retrouver dans son jeu le charme évanoui de Clara Schumann.

Mais les fêtes qui présideraient à sa naissance l'avaient comblée de leurs dons puis- santes. Elle avait donc encore d'un cœur de jeune fille, d'un esprit d'un rare élancement. On aimait en elle la femme autant, plus encore que l'artiste.

Le hasard avait permis qu'elle rencontrât sur sa route un homme, un artiste comme elle, sculpteur de grand talent, M. Charles Samel, qui, en l'épousant, l'avait enveloppée d'un amour profond. Dans la demeure qu'il avait construite pour elle à Bruxelles et où il lui faisait un cadre digne de l'artiste et de l'épouse, la mort l'a frappée, causant un deuil à jamais irréparable.

Elle s'en est allée au pays des ombres, retrouver par delà les cyprès du cimetière ceux dont elle fut l'interprète incomparable. Et sans doute, dans le royaume des anges où elle est entrée précédée d'un rayon de lumière, Beethoven et Schumann l'auront accueillie comme la fée exquise qui sut traduire si parfaitement tout ce qu'ils avaient mis dans leur œuvre de grand, de noble, de douloureux, de tendre et de profondément humain.

M. A.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/2, Mlle Isadora Duncan et son école d'enfants.

Au théâtre Michel, à 4 h. 1/2, matinée de gala au profit des sinistrés d'Italie, sous le patronage de MM. J. Massenet, Gabriel Fauré, Claude Debussy, Xavier Leroux, Camille Erlanger.

Causerie de M. Jean Aicard : « Hommage à Remy ».

1^{re} Air de Marguery (La Statue) : Mlle Jane Hatto, de l'Opéra.

2^{es} Les Larmes (Maitre Wolfman) : M. Dangès, de l'Opéra.

3^e Air de Brunehilde (Sigurd) : Mlle Chenal, de l'Opéra-Comique.

4^e Air de Sigurd : M. Muratore, de l'Opéra.

5^e Air d'Uta (Sigurd) : Mme Héglon, de l'Opéra.

6^e Air des Colombes (Salammbô) : Mlle Jane Hatto.

7^e Air du Grand Prêtre (Sigurd) : M. Dangès, de l'Opéra.

8^e Duo de Brunehilde et Gunther (Sigurd) : Mlle Chenal et M. Muratore.

Le programme a été dessiné spécialement par le maître Cappiello.

A l'Athénée, à 4 h. 1/2, matinée littéraire : « Les Femmes fatales », causerie par M. Nozière.

Auditions de Miles Vallandri, Moreno, Vera Sergue, Alice Bonheur, La Sire, Rocco Coricade, Madeleine Morlay et Mme Colette Willy.

Prix des places : 3 fr. ; 2 fr. 50 ; 2 fr. ; 1 fr.

Ce soir :

A la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, Le Masque et le squelette. Notre Jeunesse (MM. Leloir, Henry Mayer, Fenoux, Siblot, Mmes Pieron, Piérat, Mitzy-Dalti, Suzanne Devoyod).

A l'Opéra-Comique, à 8 h. 1/4, Pelléas et Mélisande (Mlle Maggie Teyte, MM. Jean Périer, Ghanne et Azéma).

A l'Odéon, à 8 h. 3/4, Les Grands Mmes Lutz, Jeanne Lion, Grumbach, Barsange, André Pascal, MM. Desjardins, Desfontaines, Denis d'Inès, Maupré, Chabreuil).

Aux Variétés, à 9 heures précises, Le Roi (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricé, Simon, etc.), Mmes Marcelle Lender, Amélie Diérolle, etc.), et Mlle Lantelme dans le rôle de Martha Bourdier.

A 11 heures, au 3^e acte, la Réception officielle.

On commencera, à 8 h. 1/4, par Un mari trop malin (Miles Chapelas, Harnold, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

Au Théâtre lyrique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4, La Dame blanche (Miles Berthe Lovell,

avait circulé vite. Le journaliste lui parla de l'émotion soulevée par sa plainte dans les milieux financiers, où elle était tombée comme une bombe. Montagu lui expliqua le but du procès et lui cita un certain nombre de faits qui étaient certainement de nature à attirer l'attention du public.

Mais le lendemain matin, lorsqu'il déplaça le journal, il eut la surprise de ne y trouver que quelques lignes sur son affaire, et ce n'était pas son interview ; c'était celle d'un fonctionnaire de la Fidélité dont on ne donnait pas le nom ; il déclarait avec simplicité que cette attaque contre la compagnie était évidemment l'œuvre d'un maître chanteur.

Ce fut la seule rumeur que produisit à la surface de l'eau la pierre jetée par Montagu dans cet étang paisible. La commotion toutefois avait été vivement ressentie par les poissons, ainsi qu'il ne tarda pas à l'apprendre.

Le soir même, tandis qu'il travaillait dans son cabinet, son frère l'appela au téléphone :

— Je vais passer chez toi tout à l'heure. Attends-moi.

— Très bien... Je croyais que tu dînais chez les Walling ?

— C'est chez eux que je suis. Je vais sortir.

— De quoi s'agit-il ?

— C'est infernal ! se contenta de oier Olivier en raccrochant les récepteurs.

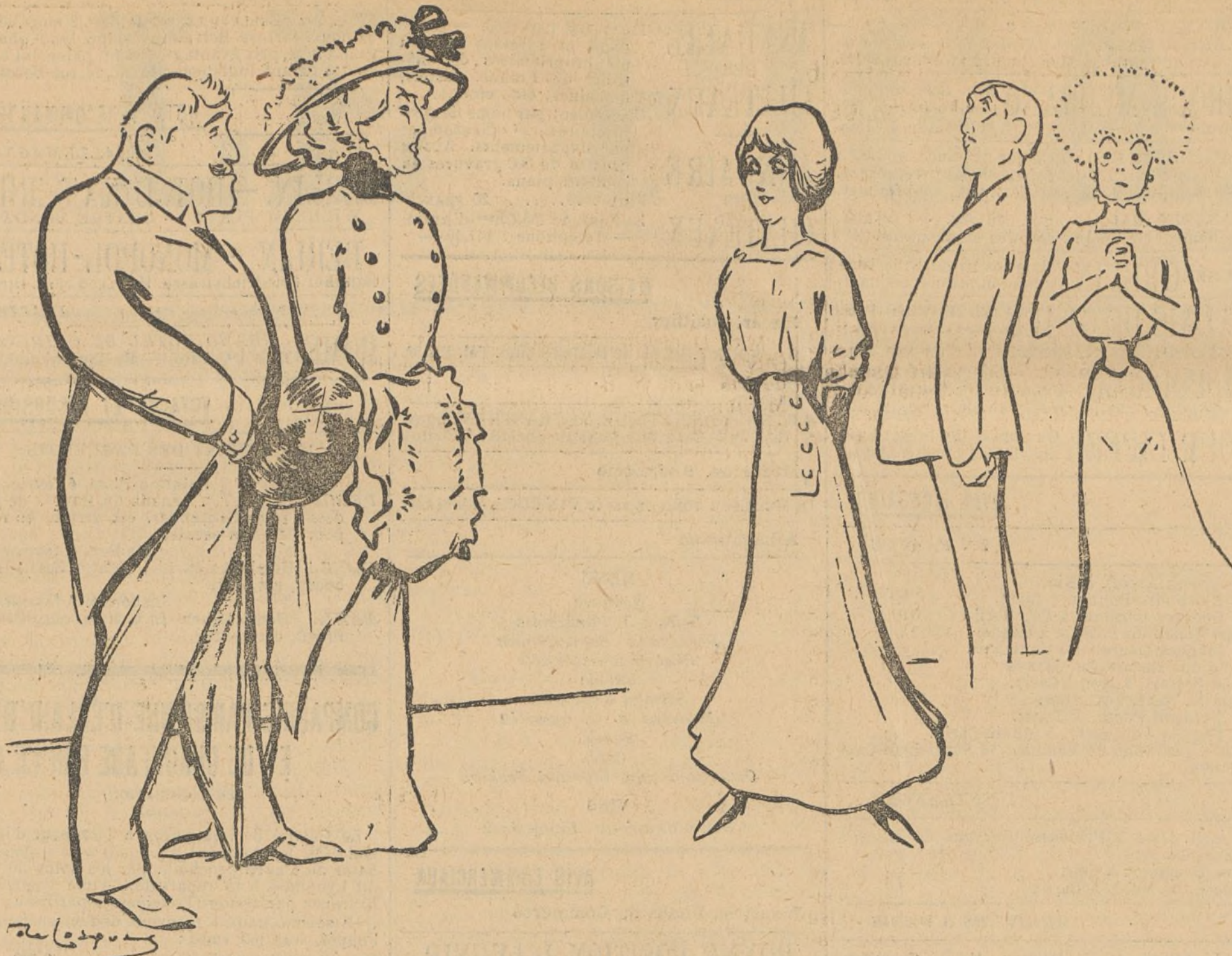
Quelques minutes après il faisait son entrée dans le cabinet de son frère et, sans même songer à ôter son chapeau, s'écriait :

— Allan, au nom du ciel, qu'as-tu fait ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien ! ce procès...

A LA RENAISSANCE — L'Oiseau blessé



M. Guity M. Mégar

M. Lavallière M. Boucher M. Darcourt

M. Robert d'Humières aura lieu certainement cette semaine au théâtre des Arts.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui : Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « Mario-Louise », conférence par M. Albert Vandal, de l'Académie française.

« Soirées d'Art », 8, rue d'Athènes. Pour la 12^e séance des « Soirées d'Art », qui aura lieu samedi prochain 13 février, M. Barrau s'est assuré le concours de Mme Mary-Mavrand, des Concerts-Colonne, de Mme Le Breton, de M. Philippe Gaubert, de l'Opéra, de M. Alfred Casella, du quatuor Chailley et du quatuor Gelsos.

COURRIER MUSICAL

« Soirées d'Art », 8, rue d'Athènes. Pour la 12^e séance des « Soirées d'Art », qui aura lieu samedi prochain 13 février, M. Barrau s'est assuré le concours de Mme Mary-Mavrand, des Concerts-Colonne, de Mme Le Breton, de M. Philippe Gaubert, de l'Opéra, de M. Alfred Casella, du quatuor Chailley et du quatuor Gelsos.

A l'Académie des sciences

La séance est calme, comme il convient à une réunion de repos, entre deux élections. Beaucoup de fauteuils vides, assistance plutôt restreinte. Le coup de sonnette se donne à trois heures vingt, sans, d'ailleurs, faire diminuer en quoi que ce soit les colloques privés. M. Lippmann présente un travail de M. le professeur Henry A. Perkins, du Trinity College de Hartford. Ce savant physicien américain, qui travaille en ce moment à la Sorbonne, a pris un tube de verre, analogue aux tubes de Geissler, et y a fait le vide avec soin. Deux électrodes sont fixées au tube, et autour de celui-ci est assujéti un anneau relié à l'un des pôles d'un transformateur, dont l'autre pôle est en communication avec le sol. Dans ces conditions, l'air très raréfié restant dans le tube est ionisé, et si l'on réunit les deux électrodes à un galvanomètre, celui-ci accuse un courant continu. Le sens et l'intensité de ce courant dépendent de la position de l'anneau sur le tube. Aux pressions de l'ordre de 1 millimètre de mercure, le pôle le plus près de l'anneau est positif envers le circuit externe ; mais quand le vide est poussé jusqu'à un centième de millimètre, il est négatif. L'explication de ce phénomène doit être cherchée dans la mobilité des ions et dans leur coefficient de diffusion à travers les surfaces des électrodes.

M. Lippmann résume ensuite un travail de M. Danne sur un intermédiaire entre l'uranium et l'uranium X, et M. Bouty fait part à l'Académie des recherches de M. Moreau sur le mouvement des ions dans les flammes : c'est vraiment la journée des ions ! Puis le comité secret est formé tout de suite, ce qui fait qu'on prie les auditeurs de sortir pour laisser les académiciens à leurs prodromes électrolytiques. On considère d'ailleurs comme certaine l'élection de M. Jungfleisch dans la section de chimie, pour succéder à M. Ditté : nous le saurons lundi prochain.

LA VIE ARTISTIQUE

Expositions diverses

« Les Arts réunis » chez Georges Petit : une exposition intéressante par la variété plutôt que par quelque tendance particulière nette. Les médailles et les eaux-fortes de M. Michel-Cazin ; les peintures de MM. Dewambez, Lauth, Guinier, Ridol, Henri Royer ; les objets d'art de MM. Thesmar et Moreau-Vauthier ; enfin, comme sculpture les belles recherches physiologiques de M. Segoffin et les animaux de M. Jacques Froment-Meurice, parfaits de mouvement et de vie, voilà ce que nous trouvons à choisir dans cet agréable et un peu confus ensemble.

Au Grand Palais enfin, les peintres du Palais moderne, et notamment MM. Igounel, de Villers, Lafont, Minart, D. Vauthier, Hillekamp, Mlle Marguerite Delorme, etc. Bonne petite exposition, judicieusement organisée et amusante.

Arsène Alexandre.

LES GRANDES VENTES

On vendait hier, après décès, les bijoux de Mme F. H. ; et les enchères ont donné 152,899 francs ; voici quelques chiffres qui s'inscrivent en faux contre un prétendu marasme des affaires : N° 1. Collier de cinquante-six perles, avec fermoir en argent et roses, 92,600 fr. ; N° 2. Deux boucles d'oreilles, ornées d'une perle surmontée d'un brillant, 35,500 fr. Ces deux très belles pièces ont été adjugées, après des enchères très mouvementées, à M. Jansich, le négociant en perles, bien connu de la rue La Fayette. N° 3. Deux boucles d'oreilles, ornées de deux brillants, 9,400 fr. ; N° 4. Broche-croissant ornée de brillants, 3,676 fr. ; N° 5. Broche-barette ornée de cinq perles et de quatre petits brillants, 2,890 francs.

La Vie Sportive

LES ARMES

La section permanente de la Fédération a adopté, dans sa dernière séance, le projet d'après lequel le match franco-belge des tireurs, commencé le 17 février à la salle Rouleau, se terminerait le 18 au Figaro, à l'occasion de l'assaut que nous donnerons à cette date en l'honneur du commandeur Pini. L'équipe belge se composera de MM. de Smet, Rabau et de Bel ; l'équipe française, de MM. Ad. Rouleau et Pissignol, et d'un troisième maître qui sera désigné dimanche prochain. Les tireurs choisiront eux-mêmes leur jury.

Le match des amateurs aura lieu les 15 et 16 février à Anvers et à Gand. Les champions belges sont MM. Beaurain, Willems et Paul de Smet ; les tireurs français choisis jusqu'ici sont MM. Dillon-Kavanagh et J. Foulé.

MM. H.-G. Berger, A. Rabot et Dillon-Kavanagh ont été délégués, comme l'an dernier, en vue de l'organisation de la grande semaine.

Les grandes commissions de la Fédération ont été renommées au cours de la même séance ; voici leur composition :

Statuts et règlements : MM. H. de Villeneuve, marquis de Chasseloup-Laubat, Ed. Oudart, Jean Stern, Ad. Ruzé, de Saint-Agaan. Équipe : MM. Ayt, Dufraisset, J. Carichon, Bernard Gravier, Lantier. Fleuret : M. le comte de Lindemann, C. Prévost, G. Rouleau, E. Mégnac, O. Conrad, docteur Guérin, Betteffend.

Sabre : MM. le comte de la Falaise, Dillon-Kavanagh, René Lacroix, Jean Stern.

Il a été décidé que le Championnat de fleuret serait organisé par l'Académie d'armes en même temps que par la commission du fleuret.

Un projet de définition de l'amateurisme, présenté par MM. J. Stern et Bruneau de Laborie, a été renvoyé, pour étude, à la commission compétente.

M. H. G. Berger devant faire un voyage en Amérique, a été mis en congé pour trois mois ; M. A. Rabot, secrétaire du Bureau, vaudra bien faire l'intérim du secrétaire général.

TIR

A la société « le Faisceau »

Les membres de la société « le Faisceau » ont tenu, au stand Gastinne, une réunion pendant laquelle de très beaux tirs ont été faits, tant au pistolet qu'au revolver. Les papiers au pistolet ont donné les résultats suivants :

1^{er} pôle : MM. 1, le comte de Lambertye ; 2, Leblond ; 2^e pôle : MM. 1, Leblond ; 2, le marquis d'Armau ; 3^e pôle : MM. 1, de Perceval ; 2, le marquis d'Armau ; 4^e pôle : MM. 1, Dethomas ; 2, Fumouze ; 5^e pôle : MM. 1, Michel ; 2, Farcy ; 6^e pôle : MM. 1, Farcy ; Leblond.

Une dernière épreuve au pistolet, à laquelle prirent part vingt-deux tireurs, a été remportée par M. Leblond, suivi de MM. Cordier et Dommé, dans cet ordre.

Quant aux papiers au revolver, en tir de vitesse, elles ont été gagnées l'une par M. Dethomas, suivi de M. Chollat, l'autre par le comte de Lambertye, suivi de M. de Perceval. Notons enfin qu'une épreuve à été disputée sur le tir mobile et qu'elle a été l'occasion d'une belle victoire pour M. Croulard, se classant devant M. Séguin.

Paul Manoury.

Tir aux pigeons de Monte-Carlo

135 tireurs ont pris part au Grand Prix du Casino (distance fixe), 95 tireurs ont tué 2 sur 2, 82 ont tué 1 sur 2, et 18 ont fait 2 zéros. Mardi, 9 février, à 11 heures, deuxième journée du Grand Prix du Casino (20,000 francs et un objet d'art).

AUTOMOBILISME

Pour les autobus

On se plaint de nos autobus. On a bien tort. Ils sont excellents et point laids du tout ; voilà mon avis. Et à tout bien considérer, je suis convaincu que c'est un peu l'avis de tout le monde.

Desireux de faire pour le mieux, la Compagnie générale des omnibus a mis en circulation différents modèles, autant pour les essayer que pour les soumettre au goût du public et avoir son jugement.

Deux ou trois des nouveaux modèles — d'un fonctionnement d'ailleurs remarquable — sont sans impaire ; je ne voudrais pas contrarier celui qui les ont dessinés, mais à leurs silhouettes celles des premiers autobus sont vraiment préférables ; d'abord, parce qu'elle respecte la silhouette traditionnelle des omnibus parisiens, ces omnibus qui font partie du décor de la circulation de Paris et que les jouets de nos grands magasins ont consacrés après tant et tant d'années. Et puis, puis d'impair, il est une désolante. Nous n'y prenons pas garde actuellement, mais nous aurons tôt fait, en cas de suppression complète, de regretter l'impair qui permet aux Parisiens et aux Parisiennes, abrités sous son toit, une promenade pour trois sous, et en plein air, à travers leur Paris, si animé, si charmant et si aimé, que font paraître les printemps, quand s'épanouissent et que s'effeuille l'automne.

On dit qu'ils font du bruit et qu'ils claquent. Du bruit ils en font, certes, mais guère plus ou pas beaucoup plus que les gigantesques omnibus à trois chevaux dont les roues ferrées trépident tintinnabulant sur les pavés de nos rues ! Et s'ils claquent, ce n'est pas tant les fautes que leur service du balayage et nettoyage des rues, faits à Paris dans des conditions les plus déplorables.

Mais ils sont vite, fonctionnent régulièrement, sont de très précieuses auxiliaires, et ont en vérité tant de commodités, tant d'avantages, qu'on peut bien leur pardonner quelques défauts.

Le silence d'une voiture est généralement de bon ton, et ce sont les voitures de marques inférieures qui se distinguent par leur bruit. La marque Charron s'est appliquée à rendre ses modèles absolument silencieux.

Charron, Limited, 7, rue Ampère, à Puteaux.

L'Auto-Office désirant intéresser sa clientèle sur la locomotion aérienne s'est adjoint un département spécial, qui sous le nom

d'Aéro-Office est à même de fournir, sur simple demande, tous les renseignements désirables sur les sphériques dirigeables et aéroplanes.

L'Aéro-Office s'est d'ores et déjà assuré la représentation des appareils des meilleurs spécialistes.

Bureau, 75, avenue des Champs-Élysées.

Au Salon dernier, M. Georges Vanderbilt a remis à MM. Bondis et Cie commande pour un landaulet 12/14 HP Charron 1939.

MM. Bondis et Cie, 45, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Minerva présentera au public, en 1939, les modèles suivants, qui sont en vente à la maison Outhenin-Chalandre (Gaetan de Knyff, directeur), 4, rue de Chartres, à Neuilly (porte Maillot) : 15, 18, 25, 38-chevaux, 4-cylindres ; 40-chevaux, 6-cylindres. La 38-chevaux est le fameux moteur sans soupape (brevets Knight) qui révolutionne le monde de l'automobile.

AVIATION

Wilbur Wright à Pau — Une conférence

Par un temps superbe, chaud et calme, Wright s'est envolé à deux heures et demie et a fait un vol de vingt-cinq minutes. A trois heures, trois quarts, il a pris son flyer, M. Tissandier, qui a conduit lui-même l'appareil, a évolué sur le champ d'aviation, puis est parti à 5 kilomètres au delà de l'hippodrome.

A cinq heures, nouveau vol de Wright avec le capitaine Gerarville, ce vol a duré treize minutes.

Une foule très élégante et enthousiaste a suivi ces divers essais.

Le groupe parlementaire de la locomotion aérienne a décidé de demander à M. Painlevé et au commandant Boutiaux une conférence sur les progrès réalisés par la locomotion aérienne.

Cette conférence aura lieu le 27 février prochain dans l'après-midi, dans les salons de la présidence.

SPORTS D'HIVER

Les jeux du Nord. — Lettre de Stockholm

Les Jeux du Nord, grandes fêtes sportives, qui reviennent à intervalles réguliers, ont commencé à Stockholm le 6 février. Ils se poursuivront jusqu'au 14. Environ deux mille sportsmen, représentant plus de dix nationalités différentes, prennent part aux différents concours.

Quelques-uns de ces concours sont ouverts uniquement aux Suédois, d'autres sont internationaux ; le patinage, l'escrime et l'automobilisme paraissent exercer un attrait tout spécial sur les étrangers.

Parmi les concurrents pour le championnat du monde dans le patinage de figure, on remarque le champion d'Europe de 1908, Ernest Herz, de Vienne, et le Russe Datin. Leurs adversaires seront les trois lauréats suédois des Jeux Olympiques, Salchow, Rittich et Johanson.

Dans les autres concours de patinage, on trouve le champion allemand Rendschmidt et sa sœur, Mlle Elsa Rendschmidt ; M. Andor Szold et Mlle Onik von Meay Horvath, Budapest ; le marquis de Saint-Mars, Paris ; M. et Mrs Johnson, Angleterre.

Parmi les patineurs prenant part aux épreuves de vitesse on verra le champion du monde, O. Mathisen, d'Oslo, Norvège, et quelques Finlandais. La victoire sera vivement disputée entre les Finlandais et les Suédois dans les concours de skis.

Des Suédois, Danois, Hollandais et Belges sont inscrits pour les assauts d'escrime.

Dans les courses d'automobiles à travers la Suède l'élément étranger est notablement représenté.

Les jeux du Nord sont sous le haut patronage de S. M. le Roi. Le prince royal est président d'honneur du comité.

Le temps est merveilleux, la neige en quantité suffisante.

Franz-Reichel.

LA ROSE FRANCE

LE PARFUM DE LA DAME EN NOIR

SAVON FOUGERE ROYALE

PRENEZ GARDE, Madame



vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir.

Prenez donc tous les jours deux dragées de

THYROIDINE BOUTY

et votre taille restera au redouté de la

THYROIDINE BOUTY

1, rue de la Paix, Paris

TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN

en ayant soin de bien spécifier : THYROIDINE BOUTY

CRÈME SIMON

Sans rival pour les soins de la peau.

PARADISIA

PARFUM NOUVEAU

GELLE FRÈRES

AUTOMOBILES

HOTCHKISS

Bureaux : 23, Avenue des Champs-Élysées

Usine à St-DENIS (Seine).

ANIODOL

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE

HYGIÈNE de la FEMME et de l'ENFANT

8, rue d'ANJOU, 32, Rue des Mathurins, Paris

